This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07483460 1

Soulié
NC1

BIBLIOTHÈQUE
CHOISIE
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,
SOUS LA DIRECTION DE M. LAURENTIE.

Ve SECTION.
CHOIX DE POÉSIES.

Tous les ouvrages publiés par la Bibliothèque choisie sont la propriété des éditeurs; chaque volume est empreint de son cachet : le contrefacteur sera poursuivi suivant la rigueur des lois.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
Rue Palatine, n. 5, à Paris.

POÉSIES ANGLAISES.

BEATTIE, ROGERS, CAMPBELL, SOUTHEY, GOLDSMITH, GRAY, MONTGOMERY, WORDSWORTH, KIRKE WHITE, MOSS, CARTER.

TRADUCTION NO[illegible]E, AVEC NOTICES

PAR MM. J. B. A[illegible]CLIÉ ET E. HENRION.

Imprimerie de Béthune.

PARIS.

BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE,

RUE PÉROU, N° 28;

MÉQUIGNON-HAVARD, RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10;

BRICON, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, N° 19.

1830.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
91[illegible]22
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R [illegible] L

BEATTIE.

NOTICE

SUR BEATTIE.

Ce poète, né en Écosse, est presque inconnu en France, et il le serait peut-être tout-à-fait si en 1802, époque où M. de Châteaubriand était un des collaborateurs du *Mercure de France*, on n'eût lu dans ce recueil littéraire quelques fragments du *Minstrel*, qui est un des principaux ouvrages de Beattie.

« Le génie écossais, disait M. de Châteaubriand, a soutenu avec honneur, dans ce dernier siècle, une littérature que les Steele, les Pope, les Addison, avaient élevée à un haut degré de gloire. Beattie,

simple professeur de philosophie dans une petite ville du nord de l'Écosse, a fait entendre des chants d'un caractère tout nouveau, et touché une lyre qui rappelle un peu la harpe du barde. L'idée primitive du *Minstrel* est charmante, et la plupart des détails en sont très-agréables. Malheureusement l'auteur aime à s'étendre sur des lieux communs de morale qu'il n'a pas toujours l'art de rajeunir. En général les hommes d'une imagination brillante et tendre ont peu de profondeur dans la pensée ou de force dans le raisonnement. Il faut des passions brûlantes ou un grand génie pour enfanter de grandes idées : il y a un certain calme de cœur et une certaine douceur d'esprit qui semblent exclure le sublime.»

Après avoir donné la traduction d'un long morceau du *Minstrel*, M. de Châ-

teaubriand faisait mention du deuxième chant, et le jugeait avec une extrême sévérité. On y remarque pourtant beaucoup de passages qui rappellent le charme et le talent du premier; et les entretiens du jeune homme avec un vieux solitaire qui a renoncé au monde nous semblent appartenir à cet ordre élevé de pensées qui a inspiré les méditations de Lamartine.

C'est cette opinion que nous avons de ce poëme en son entier qui nous a décidé à entreprendre la traduction du second chant du *Minstrel*, et à la publier, malgré le danger de la comparaison, à la suite du premier, qui est si admirablement traduit par l'auteur des *Martyrs*.

Pour en revenir au poète écossais, Beattie était extrêmement lié avec le docteur Gregory, auteur du *Father's Legacy* (*Legs d'un Père*). C'est à lui qu'il dédia son

Minstrel; et l'on voit, par les dernières stances du poëme, que l'auteur eut le malheur de perdre cet ami au moment où il terminait son ouvrage. Beattie eut bientôt à gémir sur une perte plus douloureuse, et qui l'enleva totalement aux muses. Son fils unique mourut à la fleur de l'âge. Ce jeune homme annonçait un grand talent poétique; peut-être était-il ce Minstrel dont Beattie avait peint les naïves inspirations et les rapides progrès. Le père infortuné traîna quelque temps sa douleur dans les montagnes d'Écosse ; il y succomba enfin, et alla rejoindre, dans un monde meilleur, ceux qu'il avait aimés ici-bas. Beattie mourut en 1804. En outre de son poëme du *Minstrel*, il a laissé d'autres poésies très-remarquables par le sentiment mélancolique dont elles sont empreintes. Ce n'est point le poète qui cherche la pompe et

la perfection de l'art; c'est un homme sensible qui s'entretient avec lui-même, et qui touche la lyre pour rendre sa plainte plus harmonieuse.

J. B. Aug. Soulié.

[redacted]

BEATTIE.

LE MINSTREL.

CHANT PREMIER.

Ah! qui peut dire combien il est difficile de gravir le sommet où brille au loin le temple de la Gloire? Qui peut dire combien de génies sublimes ont senti l'influence d'un astre funeste? Repoussés par les outrages de l'orgueil et par les dédains de l'envie, arrêtés par l'insurmontable barrière de l'indigence, ils ont langui quelque temps dans les obscurs sentiers de la vie, puis ils ont disparu dans la tombe, inconnus et sans être pleurés.

Et cependant les langueurs d'une vie sans gloire ne sont pas également accablantes pour tous ! Celui qui ne prêta jamais l'oreille à la voix de la louange ne se plaindra point du silence de l'oubli. Il en est qui, sourds au cri de l'ambition, frémiraient d'entendre la trompette de la renommée. Heureux de n'avoir en partage que la santé, l'aisance et la paix, il ne portait pas plus haut ses désirs, celui dont la simple histoire est retracée dans ces vers.

Si je voulais invoquer une muse savante, mes doctes accords diraient ici quelle fut la destinée du barde dans les jours du vieux temps ; je le peindrais portant un cœur content, sous de simples habits ; on verrait ses cheveux flottants et sa barbe blanchie ; sa harpe modeste, seule compagne de son chemin, répondant aux soupirs des brises, serait suspendue à ses épaules voûtées ; le vieillard, en marchant, chanterait à demi-voix quelque refrain joyeux.

Mais un pauvre minstrel inspire aujourd'hui mes vers. Ne vous étonnez point, mortels superbes, si je lui consacre mes accents. Les muses méprisent le sourire insultant de la fortune, et ne fléchissent point le genou devant l'idole des grandeurs.....

Si les montagnes du Potose brillent de l'éclat du diamant et de l'or, si les montagnes de l'Écosse s'élèvent froides et stériles, dans le sein des premières germent la cupidité et la corruption; paisibles sont les vallées des secondes, et purs les cieux qui les éclairent.

Dans les siècles gothiques (comme les vieilles ballades le racontent), vivait autrefois un berger. Ses ancêtres avaient peut-être habité une terre aimée des muses, les grottes de la Sicile ou les vallées de l'Arcadie; mais lui, il était né dans les contrées du nord, chez une nation fameuse par ses chansons et par la beauté de ses vierges; nation fière, quoique mo-

deste, innocente, quoique libre, patiente dans le travail, ferme dans les périls, inébranlable dans sa foi, invincible sous les armes.

Ce berger paissait son petit troupeau sur les montagnes d'Écosse; jamais il ne mania la faux ou ne guida la charrue. Un cœur honnête était tout son trésor. Il buvait l'eau du rocher; ses brebis fournissaient le lait à ses repas, et lui prêtaient leurs molles toisons pour le défendre des injures de l'hiver; il suivait leurs pas errants partout où elles voulaient s'égarer.

Du travail naît la santé; de la santé la paix, source de toute joie. Il n'enviait point les rois; il ne pensait point à eux; il n'était point troublé par ces désirs que trompe la fortune, qu'éteint la jouissance. Un père vertueux, une mère pudique, suffisaient au besoin de son cœur : il n'aimait qu'eux, et il les aimait depuis son enfance.....

Il était toute la postérité de ce couple

innocent. Aucun oracle ne l'avait annoncé au monde ; aucun prodige n'éclata sur son berceau. Vous devinez toutes les circonstances de la naissance d'Edwin : les transports du père et les soins maternels ; les prières offertes par la matrone, pour le bonheur, l'esprit et la vertu de l'enfant, et tout un long jour d'été passé dans le repos et la joie!

Edwin n'était pas un enfant vulgaire. Son œil semblait souvent chargé d'une grave pensée; il dédaignait les hochets de son âge, hors un petit chalumeau grossièrement façonné; il était sensible, quoique sauvage, et gardait le silence quand il était content; il se montrait tour-à-tour plein de joie ou de tristesse, sans qu'on en devinât la cause. Les voisins tressaillaient et soupiraient à sa vue, et cependant le bénissaient. Aux uns il semblait d'une intelligence merveilleuse; aux autres il paraissait un insensé.

Mais pourquoi dirais-je les jeux de

son enfance? Il ne se mêlait point à la foule bruyante de ses jeunes compagnons; il aimait à s'enfoncer dans la forêt, ou à s'égarer sur le sommet solitaire de la montagne. Souvent les détours d'un ruisseau sauvage conduisaient ses pas à des bocages ignorés... Tantôt il descend au fond des précipices, du sommet desquels se penchent de vieux pins; tantôt il gravit des cimes escarpées, où le torrent brille de rochers en rochers, où les eaux, les forêts, les vents forment un concert immense que l'écho grossit et porte jusqu'aux cieux....

Quand l'aube commence à blanchir les airs, Edwin, assis au sommet de la colline, contemple au loin les nuages de pourpre, l'océan d'azur, les montagnes grisâtres, le lac qui brille faiblement parmi les bruyères vaporeuses, et la longue vallée étendue vers l'occident, où le jour lutte encore avec les ombres....

Quelquefois, pendant les brouillards de

l'automne, vous le verriez escalader le sommet des monts. O plaisir effrayant! Debout sur la pointe d'un roc, comme un matelot sauvé du naufrage sur une côte déserte, il aime à voir les vapeurs se rouler en vagues énormes, s'allonger sur les horisons; là se creuser en golfe, ici s'arrondir autour des montagnes. Du fond du gouffre, au-dessous de lui, la voix de la bergère et le bêlement des troupeaux remontent jusqu'à son oreille, à travers la brume épaisse.

Cet étrange enfant aimait d'un amour égal les scènes agréables et les scènes terribles. Il trouvait autant de délices dans les ombres et les tempêtes, que dans le rayon du midi, lorsqu'il brille sur l'Océan calmé. Ce penchant à la tristesse l'intéressait aux malheurs des hommes. Si quelquefois un soupir s'échappait de son cœur, si une larme de pitié coulait le long de ses joues, il ne cherchait point à retenir un soupir si tendre, une larme si douce.

« Bois sauvages, qu'est devenue votre verdure? (C'est ainsi que la muse interprète ses jeunes pensées). Vallons, où sont allés vos fleurs et vos parfums, naguère si délicieux, aux heures brûlantes du jour? Pourquoi les oiseaux, qui apportaient l'harmonie à vos bocages, ont-ils abandonné leurs demeures? Le vent siffle tristement dans les herbes jaunies, et chasse devant lui les feuilles séchées. . . . . .

. . . . . .

» Tout passe ainsi sur la terre! Ainsi fleurit et se fane l'homme majestueux. . . .

. . . . . .

Porté sur l'aile rapide et silencieuse du temps, la vieillesse et l'hiver ont bientôt flétri les fleurs et nos jeunes années.

» Eh bien ! déplorez vos destinées, vous dont les grossières espérances rampent dans cet obscur séjour ! Mais l'âme sublime qui porte ses regards au-delà du tombeau sourit aux misères humaines, et s'étonne de vos larmes. Le printemps ne viendra-

t-il plus ranimer ces scènes décolorées! le soleil a-t-il trouvé une couche éternelle dans la vague de l'Occident! Non, bientôt l'Orient s'enflammera de nouveaux feux; bientôt le printemps rendra la verdure et l'harmonie aux bocages.

» Et je resterais abandonné dans la poussière; quand une Providence bienfaisante fera revivre les fleurs! quoi! la voix de la nature, à l'homme seul injuste, le condamnerait à périr, lorsqu'elle lui commande d'espérer!.... Loin de moi ces pensées. Il viendra l'immortel printemps des cieux! la mâle beauté de l'homme fleurira de nouveau.... »

C'était de son père religieux qu'Edwin avait appris ces vérités sublimes.... Mais voilà le romanesque enfant qui sort de l'asile où il s'était mis à couvert des tièdes ondées du midi. Elle est passée la pluie de l'orage, maintenant l'air est frais et parfumé. Dans l'Orient obscur, déployant une arche immense, l'Iris brille au soleil

couchant. Jeune insensé qui crois pouvoir saisir le glorieux météore! combien vaine est la course que ton ardeur a commencée! La brillante apparition s'éloigne à mesure que tu la poursuis. Ah! puisses-tu savoir qu'il en est ainsi dans la jeunesse, lorsque nous poursuivons les chimères de la vie! que cet emblême d'une espérance trompée serve un jour à modérer tes passions, et à te consoler quand tes vœux seront déçus. Mais pourquoi une triste prévoyance alarmerait-elle ton cœur? Périsse cette vaine sagesse qui étouffe les jeunes désirs! Poursuis, aimable enfant, poursuis ton radieux fantôme; livre-toi aux illusions et à l'espérance; trop tôt, hélas! l'espérance et les illusions s'évanouiront elles-mêmes.

Quand la cloche du soir, balancée dans les airs, chargeait de ses gémissements la brise solitaire, le jeune Edwin, marchant avec lenteur, et prêtant une oreille attentive, se plongeait dans le fond des vallées; tout autour de lui il croyait voir errer des

convois funèbres, de pâles ombres, des fantômes traînant des chaînes ou de longs voiles : mais bientôt ces bruits de la mort se perdaient dans le cri lugubre du hibou, ou dans les murmures du vent des nuits qui ébranlait par intervalles les vieux dômes d'une église.

Si la lune rougeâtre se penchait à son couchant sur la mer mélancolique et sombre, Edwin allait chercher les bords de ces sources inconnues où s'assemblaient sur des bruyères les magiciennes des temps passés. Là, souvent le sommeil venait le surprendre, et lui apportait ses visions. D'abord une brise sauvage commençait à siffler à son oreille, puis des lampes, allumées tout-à-coup par une flamme magique, illuminaient la voûte de la nuit.

Soudain, dans son rêve, s'élève devant lui un château dont le portique est chargé de blasons. La trompette sonne, le pont-levis s'abaisse; bientôt sortent du manoir gothique des guerriers aux casques verts,

tenant à la main des boucliers d'or et des lances de diamants. Leur regard est affable, leur démarche hardie; au milieu d'eux, de vénérables troubadours, vêtus de longues robes, animent d'un souffle harmonieux le chalumeau guerrier.

Au bruit des chansons et des timbales, une troupe de belles dames s'avance du fond d'un bocage de myrte. Les guerriers déposent la lance et le bouclier, et les danses commencent au son d'une musique vive et joyeuse. On se mêle, on se quitte, on fuit, on revient; on confond les détours du dédale mobile; les forêts resplendissent au loin de l'éclat des flambeaux, de l'or et des pierreries.

Le songe a fui.... Edwin, réveillé avec l'aurore, ouvre ses yeux enchantés sur les scènes du matin.... Chaque zéphir lui apporte mille sons délicieux; on entend le bêlement du troupeau, le tintement de la cloche de la brebis, le bourdonnement de l'abeille; la cornemuse fait retentir les

rochers, et se mêle au bruit sourd de l'Océan lointain qui bat ses rivages....

Le chien de la cabane aboie en voyant passer le pélerin matinal; la laitière, couronnée de son vase, chante en descendant la colline; le laboureur traverse les guérets en sifflant; le lourd chariot crie en gravissant le sentier de la montagne; le lièvre étonné sort des épis vacillants;... la perdrix s'élève sur son aile bruyante; le ramier gémit dans l'arbre solitaire, et l'alouette gazouille au haut des airs.

O nature! que tes beautés sont ravissantes! tu donnes à tes amants des plaisirs toujours nouveaux. Que n'ai-je la voix et l'ardeur du séraphin pour chanter ta gloire avec un amour religieux. . . . . .

. . . . . .

Salut, savants maîtres de la lyre! poètes, enfants de la nature, amis de l'homme et de la vérité! salut, vous dont les vers, pleins d'une douceur sublime, charmèrent mon enfance et instruisirent ma jeunesse.

Hélas! caché dans des retraites ignorées, le pauvre Edwin n'a jamais connu votre art. Quand les pluies de l'hiver et les neiges entassées ont fermé la porte de la cabane, seulement alors il entend quelque troubadour voyageur chanter les faits de la chevalerie.... ou redire cette ballade touchante des deux enfants abandonnés dans le bois. En versant des pleurs sur l'attendrissante histoire, Edwin admire les prodiges de la Muse.

Quand la tempête a cessé de rugir, il parcourt l'uniforme désert des neiges; il contemple les nuages qui se balancent comme de gros vaisseaux sur les vagues de l'Océan, et cinglent vers l'horizon bleuâtre. Parmi ces décorations changeantes et toujours nouvelles, Edwin découvre des fleuves, des gouffres, des rochers gigantesques entassés sur d'autres rochers, et des tours penchées sur des tours.

Alors descendant au rivage, le jeune enthousiaste marche le long des grèves en

écoutant, avec un plaisir mêlé de terreur, le mugissement des vagues roulantes..... C'est encore ainsi que, pendant l'été, lorsque les nues de l'orage allongent leur colonne ténébreuse sur le sommet des collines, Edwin se hâte de quitter la demeure de l'homme. C'est ainsi qu'il s'enfonce dans la solitude pour jouir des premiers feux de l'éclair et des premiers bruits du tonnerre, sous la voûte retentissante des cieux.

Quand la jeunesse du village danse au son du chalumeau, Edwin, assis à l'écart, se plaît à rêver au bruit de la musique. O comme alors tous les jeux bruyants semblent vains et tumultueux à son âme! Céleste mélancolie, que sont près de toi les profanes plaisirs du vulgaire?...

Est-il un cœur que la musique ne peut toucher? Ah! que ce cœur doit être insensible et farouche! Est-il un cœur qui ne sentit jamais ces transports mystérieux, enfants de la solitude et de la rêverie?

Qu'il ne s'adresse point aux Muses; les Muses repoussent ses vœux..... Tel ne fut point Edwin. Le chant fut son premier amour; souvent la harpe de la montagne soupira sous sa main aventureuse, et la flûte plaintive gémit suspendue à son souffle. Sa Muse, encore enfant, ignorait l'art du poète, fruit du travail et du temps. Edwin atteignit pourtant cette perfection si rare, ainsi que mes vers le diront quelque jour... »

FIN DU PREMIER CHANT

TRADUIT PAR M. DE CHATEAUBRIAND.

LE MINSTREL.

CHANT II.

Docile à la voix austère de la vérité, je dois, sans différer, saisir ma lyre gothique d'une main plus grave, et lui demander d'autres accords. J'abandonne pour jamais ces sentiers de fleurs, où les jours de l'enfance s'écoulent au sein des chants et des jeux, où tous les visages respirent la joie et l'innocence, où chaque site est romantique, où chaque voix est harmonieuse et douce, libre et sans art comme le chant du jeune Minstrel...

Mais déjà le duvet de l'adolescence cou-

vre les joues de mon Edwin: sa voix plus mâle donne une sorte de dignité à sa jeunesse; ses courses s'étendent plus au loin; il visite des lieux plus reculés et plus sauvages.

Un soir, entraîné par le charme insoucieux de ses poétiques rêveries, le hasard le conduisit sur une hauteur que ses pieds n'avaient pas encore gravie : au-dessous était une vallée, solitude profonde. Ravi de la beauté du site, il y descend. Des rochers, sillonnés par la foudre et revêtus de lierre, y sont entassés comme par magie, et défendent ce lieu sauvage des vents du nord et du levant. Vers le midi, s'élève sans effort une colline dont les bois prolongés rendent un éternel murmure; un ruisseau tombe en cascade du côté du couchant. A travers les embrasures des rochers, l'œil aperçoit au loin des coteaux bleuâtres et des eaux argentées réfléchissant les feux de l'horizon. Le long de l'étroite vallée, verdit une prairie où fo-

lâtre le daim agile; çà et là sont quelques arbres isolés, un tertre couvert de mousse, un roc couronné de chèvrefeuilles. Nul bruit ne trouble le calme profond de ces montagnes, si ce n'est quelque fragment de pierre qui se détache d'une roche escarpée, ou les cris de l'aigle effrayé qui prend son vol vers les cieux.

Dans un réduit cultivé dont la surface fleurie s'étend vers le midi, plus d'une rose entr'ouvre son calice vermeil, et mêle ses parfums aux végétaux utiles qui croissent sur le sol abondant. Enivrée par la douce harmonie des soupirs de la brise et du murmure des eaux, l'âme d'Edwin est en proie à des visions romanesques; il n'a point remarqué le déclin du soleil qui l'éclaire à peine de ses derniers rayons; il n'a point entendu les tintements de la cloche du soir; tout à coup son oreille est doucement frappée par ces mots :

« Salut, scènes imposantes qui calmez les cœurs agités, et invitez l'homme fati-

gué à goûter le repos! Vous savez réprimer le trouble des passions; l'innocence vous peut visiter sans avoir d'ennemis à craindre, et vous faites entendre au malheur des paroles consolantes. O solitude, celui qui te dédaigne pour sacrifier à l'ambition, ne connaîtra jamais la source du véritable bonheur!

» Homme vain! ferais-tu consister la grandeur dans le luxe des habits? Le papillon se rit de ton orgueil. La cherches-tu dans cette foule de flatteurs, de faux amis qui s'attachent à ta fortune?..... Ce recours ne fait que trahir ta faiblesse. La trouveras-tu plutôt dans la possession de ces riches palais où brillent l'or et les métaux précieux? Songe que le brigand des forêts te les envie et que la foudre les menace. La gloire elle-même n'est qu'une illusion; le carnage qui marque le chemin des conquêtes est sillonné de sang humain, et le triomphateur est vaincu par un ver!

» Celui-là seul est véritablement grand

qui place la vertu au-dessus de tout, qui résigne ses craintes et ses espérances à la volonté du ciel, qui ne se sent point ébranlé par les coups les plus cruels de l'adversité. » Tels étaient les nobles accents qui semblaient sortir du sein des rochers.

Mais déjà brille l'étoile du soir, et la lune, entr'ouvrant par degrés le nuage argenté, blanchit le flanc grisâtre de la montagne. La voix solennelle se fait entendre de nouveau. Saisi d'étonnement, Edwin s'arrête pour écouter. « Adieu, méprisables hochets de la vanité; vous que le sage doit repousser, adieu pour jamais! Vous ne pouvez éblouir que la race efféminée des hommes légers et frivoles; étrangers au bonheur que donnent la liberté et la vérité, et fascinés par l'éclat de leurs fers, ils baisent sans pudeur la chaîne qui les accable.

»Comme eux, jadis livré au joug de l'ambition, je cherchai la gloire dans les sentiers du vice. J'ai flatté, j'ai faussement

souri pour tromper et pour amasser de l'or; mais c'était moi-même, hélas! que je trahissais et que j'appauvrissais. Ainsi la vipère croit ronger le fer qui la blesse. Aujourd'hui, je ne songe plus qu'avec remords à ces années d'avilissement et de trouble...

» Les dégoûts, les désirs immodérés, les soins ombrageux ont disparu. Désormais les espérances de la terre ne disputeront plus au ciel ce cœur qu'habite enfin une douce sérénité. Si je ne possède point de trésors entassés, si mon nom ne doit point retentir dans les âges futurs, j'en suis plus à l'abri des retours de la fortune, et je nourris dans mon sein avec plus de loisir, cette ardente piété dont les ravissements sont bien au-dessus d'une haute renommée.

» Le terme et la récompense du travail, c'est le repos. Toutes mes prières sont pour la paix et pour la vertu. Quel homme, revêtu de puissance et de gloire, en-

tourné de pompe et de grandeur, a moins senti pour cela le poids de l'adversité. Que servent les hautes leçons qui nous viennent de Rome et de la Grèce, et ces chants inspirés, et ces accords sublimes, et la pourpre tyrienne, et les richesses d'Ophir, lorsque l'âme est tourmentée d'envie et déchirée de remords?

» Que l'orgueilleux se fasse ériger un tombeau de marbre dans la nef d'une vaste basilique où la terreur s'accroît de l'épaisseur des ombres! qu'il charge ce monument de trophées menteurs et d'écussons fastueux! Pour moi, je ne demande qu'une tombe de gazon, élevée sur le penchant de la colline et semée de violettes; que les eaux d'une fontaine l'entourent, et que les rayons du couchant en éclairent la verdure flottante.

» Que le pâtre s'y vienne reposer quelquefois. Au premier matin de mai, à l'heure où le pipeau du berger charme les échos du bocage, que la bergère au

cœur joyeux y vienne parer de fleurs ses cheveux sans liens; et vers le soir que la troupe des villageois ne craigne point de s'y livrer à de folâtres jeux et ne redoute aucune apparition sinistre!

» Aujourd'hui, bien que je porte encore les cicatrices de l'envie et de la haine, je ne fais point à l'humanité une guerre injuste; un fiel impur n'empoisonne pas mon cœur. Je pleure sur l'homme criminel, sur la vertu tombée. Homme, orgueil de la création, enfant chéri du ciel, doué de ses dons les plus divins! pourquoi la vérité et la joie sont-elles bannies de ta demeure? Pourquoi donc est-elle souillée de larmes et de sang?

» De quelle splendeur brille la voûte du firmament! quelle majesté accompagne la reine des nuits! une harmonie parfaite règne dans toute la nature; mais dans le monde moral, quel effroyable chaos! que d'êtres informes, tristes et dégradés! Oh! quand luira-t-il à mes yeux le matin de ce

jour qui doit dissiper ces images horribles, et porter la lumière au sein de ces ténèbres!

»O toi dont le sourire créateur fit éclore du néant, et les cieux dans toute leur pompe, et la lumière et la vie, jette un œil de pitié sur cette terre de douleur! place des bornes à l'ambition qui dévore tout, ramène les cœurs farouches à la compassion, fortifie l'âme qui s'égare, et montre-lui la route qu'elle doit suivre!»

La voix se tut. Edwin souleva sa paupière humide de larmes, car les accents de la tristesse avaient troublé son cœur: «Si telle est la vie du monde, s'écria-t-il, si l'homme n'y agit que pour tromper l'homme, si l'on ose y pervertir ainsi les dons du ciel et l'instinct de la nature, si les honneurs, les richesses, les beaux-arts et tous ces biens que l'ambitieux poursuit ou que le savant admire, ne servent qu'à éteindre le feu sacré de l'âme, ô pauvreté, que je te rends grâce!» Il dit, et s'éloigne

aussitôt; le sage, absorbé dans sa pieuse oraison, ne l'entendit pas.

Pour se distraire des sombres pensées qui s'élèvent en lui, Edwin s'abandonne au charme que produisent les scènes du soir. Aucun nuage n'obscurcit la voûte étoilée, les rayons de la lune blanchissent le front des coteaux, son âme n'est attristée d'aucun son discordant, les soupirs de la brise dans le feuillage et le murmure des eaux, forment dans l'air une douce harmonie.

Mais, de jour en jour, Edwin sent redoubler ses ennuis. La voix du solitaire semble encore retentir à son oreille; il n'ose douter de la vérité de ses paroles, car le sage paraît craindre le ciel et chérir les hommes: on ne ment point d'ailleurs, là où l'on ne croit pas être entendu. «Se peut-il pourtant, disait-il, que l'homme devienne si farouche! Je ne veux plus consumer ma vie en de vagues conjectures: cherchons la retraite du solitaire, il éclair-

cira mes doutes, il les dissipera peut-être.

Un jour, Edwin se met en marche au lever de l'aube; il se hâte, il franchit plus d'une montagne, plus d'une vallée; il arrive et aperçoit le solitaire assis sur une pierre couverte de mousse. Son humble cabane est tapissée de fleurs; une harpe est placée près de lui; un cerf agile a quitté le pâturage à la voix de l'ermite; il se couche à ses pieds, et lèche une main flétrie qui enlace dans ses ramures une guirlande de chèvrefeuille.

L'homme aux cheveux blancs se lève et voit le jeune pélerin s'approcher; l'innocence brille sur ses joues; une retenue modeste et la crainte d'être importun lui font baisser les yeux. « Qui es-tu, aimable étranger? D'où viens-tu? Quel motif a guidé tes pas dans ce vallon solitaire?

— » Je suis le fils d'un berger, répond Edwin, et mon habitation est loin d'ici; écoute ma simple histoire. Ne crains pas que je t'abuse par un mensonge!

» L'autre soir, entraîné par le charme de la nature; j'arrivai jusque dans ce lieu sauvage, et m'appuyant contre ce chêne aux bras immenses, j'entendis ta voix imposante retentissant parmi les rochers. C'était bien elle, j'en reconnais aujourd'hui les sons.... Tu pleurais sur l'homme criminel, sur la vertu tombée, tu semblais percé de l'aiguillon du remords, tu paraissais gémir sur tes premiers jours passés dans de coupables erreurs, ou perdus dans le trouble et la dissipation..... Dis-moi : dans ce monde où l'âme s'ouvre à de nobles connaissances qui doivent l'élever, où la fortune prodigue ses dons, un cœur généreux peut-il se laisser dominer par l'égoïsme?... Cette gloire qu'engendrent les beaux-arts, a-t-elle donc une source impure comme les artifices du fourbe, les écarts de l'homme insensé, les complots d'un furieux, le venin des couleuvres et la rage des tigres?... Ou bien l'amour est-il un attribut divin de l'homme?

» Enseigne-moi, je t'en prie, à comprendre ce mystère, sinon, désavoue tes propres plaintes, et redonne à mon cœur le calme et la sérénité dont il jouissait. Avant ce temps, j'admirais dans l'arrangement de la nature la bonté sans art, la sagesse sans bornes, la grâce et la grandeur unies à la prévoyance. Fais renaître pour moi ces jours tranquilles où j'étais satisfait de tout, et plus encore de mes semblables; où mon imagination, planant sur les merveilles de la création, n'avait point à craindre les entraves du doute et de la méfiance. »

— « Mon fils, reprit le sage, veux-tu revenir aux riantes illusions d'une jeunesse ardente et romanesque, laisse-moi dans ce désert, et détourne ton oreille de la vérité! car si déjà mes accents t'ont fait verser des larmes d'indignation et de pitié, où trouverai-je, hélas, un baume pour tes angoisses, si je te montre la folie humaine dans toute son étendue? Conserve

plutôt l'ignorance, puisque le savoir te doit livrer aux douleurs!.... Ne me quitte pas toutefois : je calmerai cette inquiétude qui étoufferait, dans ton jeune cœur, le germe de la vertu; et moi, je trouverai quelque soulagement dans tes discours, quand une sombre mélancolie viendra s'emparer de moi (car la solitude, quoique libre de soins et de remords, a souvent des heures amères); reviens donc plus d'une fois sous ce berceau de verdure; si je puis donner quelque perfection à ton âme, je n'aurai pas vécu en vain. »

Et voici que la muse de l'histoire déroule ses pages à l'avide curiosité d'Edwin. Mais, hélas ! les secrets qu'elle lui découvre charment peu son imagination et ne séduisent pas son cœur. Ici des conquérants étanchent leur soif de gloire dans des flots de sang, et plantent leurs étendards sur des plaines ravagées par la flamme; là, s'exhale en vains soupirs le désespoir de celui qui suivit les inspirations de la vertu,

et qui, bientôt, abandonné, reste seul à gémir sur les cendres délaissées des parents qui lui furent chers.

« Quel mortel osera, s'écrie Edwin, s'engager dans les voies glissantes de l'ambition, quand des abîmes sans fond s'ouvrent partout à ses côtés? Un char de victoire, des couronnes triomphales, et des lauriers verdoyants ne sauraient garantir un héros des atteintes du sort; le son des trompettes de la Renommée ne peut troubler le sommeil de la tombe; aucune voix n'arrête le temps dans sa course infatigable.

» Eh! que me servirait de connaître les ressorts qui font mouvoir la masse énorme d'un empire! Qu'ai-je de commun avec des conquérants qui trempent leurs mains dans le sang, et dont le cœur est ceint d'un triple acier? Qu'un héros est peu de chose aux yeux de l'homme qui n'apprit de la nature qu'à sentir et à penser! Ah! si l'histoire dévoilait les secrets du cœur

humain, si elle enseignait aux mortels ce qu'il leur importe de savoir, quelle émotion n'éprouverait-on pas en la lisant!

» Ce talent est le tien, sage de Chéronée; mais pourquoi, de tous les historiens, mérites-tu seul cet éloge? Les autres, séduits eux-mêmes par les vanités qui entraînent le vulgaire, s'écartent des sentiers de la nature et de la morale, au point de s'associer, du sein de leur retraite, aux carnages, aux spoliations de la guerre, aux pompes barbares de l'orgueil; ou bien ils cherchent à exprimer, soit dans le langage du blason, soit dans leurs écrits adulateurs, comment un tyran ensanglanta de vastes régions, comment l'usurpateur de cent trônes les déshonora par d'exécrables faveurs.

» Oh! quel génie nous fera connaître l'histoire de cet âge qui précéda les grands triomphes et la fondation des empires? Age élysien (faussement nommé âge d'or), âge d'amour, d'innocence et de joie, alors

que tout mortel était grand et libre! L'unique soin de nos pères dans cet heureux temps, était de parer le sol natal, de détourner le courant d'un ruisseau pour enchanter leur retraite de son murmure, de hâter la naissance des fleurs, de préparer leur couche paisible, et de s'asseoir joyeux à la table du festin.

» Bosquets des premiers jours du monde, que vos ombrages étaient doux, quand vous offriez à la fois à l'homme un abri et la nourriture; chaste dans ses plaisirs, heureux dans ses amours, tous les yeux lui souriaient, et son cœur était content. Le travail, le repos et la santé marchaient unis et se donnaient la main. La terre féconde pouvait satisfaire aux désirs de tous; nul n'enviait l'héritage d'un autre; le Ciel avait départi un lot égal à chacun; aucun vassal ne redoutait son seigneur; aucun tyran ne faisait trembler ses esclaves.

» Hélas! la muse de l'histoire n'osa jamais percer les ombres de ce mystérieux

sanctuaire ; l'imagination radieuse d'un barde inspiré peut seule retracer les charmes d'un sujet si plein de délices. Gloire soit à ce feu sacré de l'enthousiasme, qui seul a le pouvoir de distraire l'âme du spectacle douloureux du crime et du malheur. Qu'importe que mon choix soit blâmé ! Je vais où m'appellent l'imagination et les divines amours ; je connais assez les choses de la terre, toutes mes méditations tendent au Ciel.

» Je ne te saurais condamner, reprit le solitaire ; elles sont douces et riantes, les routes que tu veux suivre ; mais la jeunesse aventureuse doit craindre de s'y engager sans guide : quand les yeux sont ravis par d'aimables fictions, ils ne trouvent plus de charme et d'attraits à la simple vérité. O mon enfant ! malheur à l'imprudent pélerin qui ne marche qu'à la trompeuse clarté du météore ; son éclat évanoui le laisse dans une obscurité profonde, mieux vaudrait qu'il n'eût jamais brillé sur sa route !

» L'imagination flatte le cœur, mais elle l'énerve, et pendant qu'elle éblouit les yeux, elle blesse l'âme. Si elle double nos plaisirs, elle aggrave et multiplie nos chagrins; ses visions font naître des douleurs idéales qui ne nous accablent pas moins que si elles étaient vraies. Ses traits acérés nous pénètrent, troublent nos sens, et agitent les fibres de notre corps plus douloureusement que les peines les plus aiguës... Mais la Sagesse s'avance avec une grâce majestueuse; elle vient pour réprimer le délire effréné de l'imagination..... Elle embrasse de ses regards le nombre, le temps et l'espace. En comparant les faits, elle étudie les moyens d'établir des lois dont la pratique nous ramène à la Divinité. Quelle force humaine prétendrait à cet essor sublime! Des yeux mortels, si souvent noyés de larmes, pourraient-ils supporter tant d'éclat?....

» Mais voici que la nature se dévoile; le chaos a cessé, l'ordre et l'harmonie en-

chantent à la fois l'oreille et le regard. Déjà n'apparaissent plus dans la profondeur des forêts ni d'impures magiciennes, ni des fantômes hideux; la crédulité n'entend plus les hurlements d'un esprit de ténèbres dans la chute du torrent de la montagne et dans le murmure des vents; nul enchanteur en proie à de sinistres convulsions ne laisse tomber des monosyllabes prophétiques; il n'essaie plus, au son des tambours et des trompettes, de hâter les enfantements imaginaires de la lune, et de dissiper les ombres qui nous dérobent son disque étincelant.

» La science, mon fils, n'exerce pas moins de pouvoir sur le moral de l'homme. Ton cœur est-il agité par la crainte, ou bien est-il avide de renommée? est-il la proie de l'indolence, de la mélancolie ou d'un mal plus dangereux encore, l'avarice? Fuis dans les bosquets d'Acadème: aucune angoisse ne s'y fait sentir; la discorde s'y change en harmonie, et de no-

bles passions y apprennent combien sont douces les paroles de la vérité, quand elles tombent des lèvres d'un objet qu'on aime.....»

Enchanté des discours du solitaire, Edwin s'élance avec courage dans les routes du savoir. Son âme, ouverte aux rayons de la vérité, déploie une nouvelle énergie. Son imagination ne l'égare plus au-delà des bornes; mais, attentive à son but, et sûre de ses forces, elle s'élève par degrés de cause en cause, et suit, dans un ordre méthodique, les merveilles de la création. Ce n'est pas seulement l'amour de la nouveauté qui l'engage à scruter les lois et les rapports de la nature; pénétré des devoirs que commande la société, et connoissant les services que l'homme doit à l'homme, il médite de nouveaux moyens de vaincre la paresse et l'indolence, d'exciter la noble émulation, de ranimer le feu du génie, de charmer enfin les longues heures du travail et de la solitude.

Mais la muse, dont l'art divin sourit à ses premiers ans, enchanta ses songes et ses courses errantes, la muse s'offre encore avec ses célestes inspirations aux avides regards du jeune enthousiaste; en comparant les beautés de la nature et leurs différentes combinaisons, il apprend à les reproduire dans les chants harmonieux où le poète, enflammé par les espérances d'un avenir infini, jouit déjà du pressentiment d'une renommée impérissable.

Jusqu'alors Edwin avait surchargé ses vers d'images pompeuses, mais surabondantes; maintenant la nature se pare à ses yeux d'une grâce modeste; les ornements ne gardent plus que la seconde place, et sont subordonnés à la sagesse du plan et à la nature du sujet..... Une noble simplicité tempère son ardeur : en lui prêtant ses charmes, elle fait tomber le voile qui donnait de l'obscurité à ses compositions. Que ne puis-je exprimer le tendre délire qui s'empare de ses sens, quand l'illustre ber-

ger de Mantoue étale devant lui la pompe et la mélodie de ses vers? quels transports véhéments dominent son âme! avec quelle rapidité son sang coule dans ses veines, lorsque, semblable au fils de Pélée, gracieux et toujours sublime, Homère élève jusqu'aux cieux ses chants impétueux et forts!

Mais comment la lyre d'Edwin, qui d'abord ne rendit que des accords sauvages, a-t-elle appris soudain des chants si harmonieux qu'elle semble tour à tour soupirer une plainte ou proclamer un triomphe?.... J'essaierais en vain de le dire. Les sanglots de mon cœur brisé étouffent ma voix. Je vais d'un pas tremblant, me joindre à un cortége de douleurs. Je cours où me guide la lueur des flambeaux funéraires, où les gémissements se mêlent au glas de la mort. Adieu, chants d'allégresse, charme d'un cœur insoucieux! Il repose dans la poussière, et les muses le pleurent, celui qu'enflammait

l'amour des vertus, et que la grâce avait doué de ses dons ; celui qui fut mon ami, mon guide, l'honneur de l'humanité. Comment poursuivrais-je mes chants ? Mon cœur est la proie de la tristesse, et mes yeux, noyés de larmes, ne se peuvent détourner de sa tombe. Adieu, chants d'allégresse, adieu pour jamais !

Toi, que je ne cesserai de pleurer, cher Grégory, m'as-tu donc quitté pour toujours ? Quand les coups de la fortune viendront assaillir cette tête que les chagrins moins que les ans ont blanchie, où trouverai-je les consolations que tu répandais sur moi ; tes douces paroles ne calmeront plus mes angoisses ; tes regards, animés d'un sourire de bienveillance, n'encourageront plus mon espoir, ne dissiperont plus mes craintes. Il ne me reste plus qu'à pleurer : coulez mes larmes !

(Traduction de M. J. B. Aug. Soulié.)

FIN DU POÈME.

LES PLAISIRS

DE LA RETRAITE [1].

—

A l'heure où la rosée, s'échappant des ailes parfumées du soir, couvre les bosquets de perles brillantes, où l'amour soupire, et dit sa plainte langoureuse au silencieux vallon, un jeune homme, couché sur le gazon parsemé de marguerites, l'air pensif, mêlait au murmure du ruisseau ces accents solennels :

« Rochers dont la grandeur sauvage

[1] Cette pièce a été traduite sur une édition de Beattie beaucoup moins authentique et moins correcte que celle de *Diamond*, qui est la plus estimée des Anglais. Cette remarque explique naturellement les différences qu'on trouverait entre l'une et l'autre.

domine la vallée qui s'obscurcit, bosquets sinueux à travers lesquels se joue le zéphyr, vous que cherche et parcourt souvent la mélancolie rêveuse, conduite par l'imagination, alors que les pâles rayons de la lune glissent, et se répandent sur le feuillage mobile;

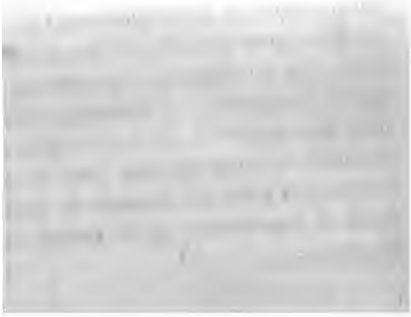
» Solitudes, dont les charmes simples et sans art ne fixèrent jamais le regard de l'ambitieux; échappé aux alarmes, aux tourbillons du monde, je vole dans vos retraites, je vais m'égarer dans vos plus secrets asiles, me reposer au pied du trône de lierre où s'assied la solitude, douce et modeste déité.

» Ah! puissé-je, vierge incomparable, mériter ton sourire si précieux, ce sourire qui dissipe les soucis et calme les orages intérieurs! Daigne conduire sous tes ombrages favoris ton adorateur ardent; bénis ses jours, et prête-leur des ailes, qu'ils s'écoulent purs et sereins!

» Là, pendant que la nature ravie te

chantera son hymne harmonieux; que le zéphyr, quittant les calices des fleurs, semera, dans son vol, de délicieux parfums, que nul profane ne se fasse entendre dans le lointain, que nul voyageur errant ne porte de ce côté ses pas, et que le char doré de la grandeur ne jette pas sur tes yeux surpris un reflet lumineux!

» Non, pour moi, l'ambition et ses voies n'ont plus de charmes : le prestige d'un espoir trompeur s'est évanoui; je n'aspire plus aux sommités de la vie; mon cœur dégoûté ne palpite plus aux bruyants éclats de la gaîté. Le moment du bonheur passe si rapidement, et la beauté est si fragile! »



SAMUEL ROGERS.

5.

NOTICE

SUR

SAMUEL ROGERS.

Samuel Rogers, né à Newington, dans le comté de Middlesex, près de Londres, en 1763, manifesta dès sa jeunesse un goût prononcé pour la poésie, non pas cette poésie vague, rêveuse, à la manière de Byron, mais une poésie simple, toute naïve, et, pour ainsi dire, toute familière.

Il nous semble que les compositions des poètes tirent, la plupart du temps, la couleur prononcée qui les caractérise des circonstances sociales dans lesquelles le poète

s'est trouvé placé; en sorte qu'il est vrai de dire que le talent d'un homme se nuance souvent avec les accidents de sa vie.

Voyez Byron : si dans quelques-unes de ses créations les plus originales, et surtout dans *Childe Harold*, il s'élève à la plus mâle énergie; si les expressions sardoniques et dédaigneuses qui abondent sous sa plume, et qui sont de la plus grande beauté, dénotent une verve féconde, un génie inspiré, n'attribuez ce caractère poétique qu'à l'influence des passions de la vie la plus agitée, la plus désespérante. Byron, entouré d'ennemis dans sa patrie, s'abandonne à la plus chaleureuse indignation contre ceux dont il se croit outragé; il est malheureux : aussi ses compositions sont-elles sombres, et souvent d'une âpreté sauvage. Ses vers

sont admirables parce qu'ils sont sentis. Quand son cœur, oppressé, battant avec violence, se soulève, ses vers suivent la même impulsion : il frappe, il étonne; il saisit le lecteur et d'épouvante et d'admiration : c'est un torrent impétueux qui renverse tout ce qu'il rencontre sur son passage, et étale aux yeux surpris un spectacle imposant, mais horrible.

Tel n'est pas Rogers : né dans l'opulence, fils d'un banquier, son existence s'écoule heureuse et sans soucis; favori de la fortune, environné d'amis, il n'a pas de vœux à former : aussi, comme Byron, il ne maudira pas le ciel de la patrie. Ses rêveries poétiques, empreintes d'un mol abandon, de la conscience d'une félicité pure et bien sentie, ont tout le charme d'un songe de bonheur. Bercé dans les douceurs d'un Élysée terrestre, Rogers

sait dire avec grâce, épancher avec naïveté, les secrets de l'homme heureux; sa muse sourit au présent, mais plus encore au passé, au passé qui n'est pour lui que le souvenir d'une longue suite de jours prospères.

Le souvenir est une mine féconde que la poésie s'est toujours plu à exploiter; mais jamais poète ne sut y découvrir plus de trésors que Samuel Rogers dans son charmant poëme des *Plaisirs de la Mémoire*, publié en 1792. Ce poëme, dont nous avons essayé de reproduire quelques beautés, très-goûté des Anglais, cher surtout aux dames, qui le relisent sans cesse avec un plaisir nouveau, offre ce double attrait d'une lecture pleine d'agrément et d'un rapprochement délicat, celui des sensations du poète, de ses inspirations, avec ce que chacun éprouve au

fond du cœur, quoiqu'il ne le puisse aussi bien exprimer que Rogers ; car il s'adresse au cœur, et il lui parle un langage si doux que lord Byron disait de lui (et nous finirons par ce mot heureux, qui en dit plus qu'une longue dissertation) : « Samuel Rogers est né avec un bouton de » rose à la bouche et un rossignol chan- » tant à ses oreilles » [1].

[1] « Born with a rose-bud in his mouth, and » a nightingale singing in his ear. »

E. Henrion.

SAMUEL ROGERS.

LE SOUVENIR DU VILLAGE.

Description d'un modeste village; de la douce mélancolie qu'il inspire lorsqu'on vient le revoir après une longue absence.

La douce rosée du soir s'épanche sur le village, et le crépuscule teint l'horizon de mille couleurs magiques qui s'harmonient : où est le bruit qui animait naguère le hameau, alors qu'autour des débris de leur vieux chêne, les paysans accouraient pour entendre les chants du ménestrel, et que des jeux et des refrains joyeux couronnaient les travaux de la journée? Le rouet ne tourne plus, et l'on n'entend plus

la vieille redire avec complaisance son répertoire de contes et de légendes. Hélas! tout s'est enfui! la gaîté, la musique ne viennent plus retarder le moment du repos et des songes innocents; tout, hélas! s'est enfui, et pourtant, seul ici je languis encore! Ah! combien ces lieux solitaires ont de charmes pour ma pensée!

Voyez-vous cette maison qui se détache, au milieu du feuillage, et cette tour délabrée où souffle la brise? C'est là, oui, c'est par cette fenêtre en ogive, cachée sous des touffes épaisses de lierre, que la lumière du ciel brilla pour la première fois à mes yeux naissants. Le portail tombe en ruines, et jonche de débris la cour où croît le gazon, cette cour jadis témoin de jeux si doux; que la nature alors me semblait belle! j'entrais à peine dans la vie, et mon cœur souriait aux brillantes chimères de mon imagination.

Sur ce fronton brisé, dont l'écusson grossièrement sculpté se perd sous la

mousse, un oiseau a bâti son nid héréditaire: puisse long-temps cette ruine offrir à son habitant un asile sacré!

Mais, au bruit des gonds, qui gémissent, quels échos soudain ont répondu? Hâtez-vous d'entrer dans cette salle hospitalière, cette salle où Thémis, selon les vieux usages, tenait autrefois ses graves assises.

L'humidité, et de longues toiles d'araignée souillent maintenant ces murs, qui tant de fois retentirent de nos joyeux ébats au jour du banquet, lorsque tous assis à la même table, et chacun à son rang, une douce ivresse venait égayer le repas. Les ris, les bons mots circulaient à l'envi, nos jeunes cœurs ravis palpitaient de plaisir.

C'est ici que le cercle folâtre se renvoyait tour à tour la savate bruyante, ou le colin-maillard balloté. C'est là, vers le soir, que tantôt nous formions des rondes; tantôt quelque récit bien merveilleux de géants ou de génies nous retenait tous serrés et attentifs,

ou les malheurs de l'orphelin faisaient couler nos pleurs. Souvent, en idée, nous nous égarions sur leurs pas dans les bois, et nous croyions assister aux sauvages exploits de Robinhood. Parfois, à minuit, heure terrible, notre imagination nous transportait dans la tour solitaire, et nous pleurions sur l'innocence immolée par une main barbare pendant son sommeil et son sourire.

Dieux Pénates, qui saviez nos pensées généreuses avant qu'elles fussent inscrites au Ciel, demeurez, ah! demeurez encore sur ce sol consacré, et répandez autour de vous les trésors de l'inspiration!

Ces bancs poudreux, ces meubles antiques me rappellent tous un ami : la tapis serie dont les portraits historiés nous fla taient tant, attache encore par sa perfectic surannée nos regards; les sombres vitrau enrichis de symboles héraldiques, ont co servé l'empreinte coloriée du cimie l'écran n'a pas perdu ses nuances vari

l'horloge est encore là pour parler au cœur une saine morale. Quel bonheur c'était pour nous d'entendre ce moniteur fidèle, et que son timbre était doux lorsqu'il sonnait l'heure attendue du plaisir! Le cadran, maintenant immobile, ne sait-il plus marquer le vol léger du temps?

Cette poutre massive, ornée de curieuses sculptures, à laquelle était suspendu dans sa cage l'oiseau qui par ses chants charmait ma mélancolie; ces mousquets rongés par la rouille; ces portraits si chers, dont les gigantesques figures, rangées en longues files, semblent respirer et prêtes à s'élancer de leurs cadres poudreux.....; tout ici parle du passé!

Si je parcours les allées désertes du jardin, quelles douces illusions viennent en foule animer les bosquets! Combien de fois, à l'heure où le soleil colorait de ses feux mourants l'horizon, nous allâmes épier le retour de la fourmi laborieuse dans ses magasins, ou le vol ralenti de

l'abeille revenant à sa ruche, chargée des plus doux sucs du printemps! Que de fois aussi sur l'écorce blanchie par les hivers je déposai les chiffres et les vœux de l'amitié! ou bien j'aimais, balancé sur l'escarpolette, à m'élever entre les deux ormes jumeaux qui, inclinant sur mon front leur feuillage, me saluaient tremblant de plaisir et de crainte; ou je présentais au rouge-gorge un appât pour le faire sortir de sa retraite solitaire.

Je repeuple, à mon gré, d'un groupe chéri d'enfants et les détours du bosquet et la pelouse fleurie! La mémoire sourit à mon caprice, et soudain voici toutes ces jeunes têtes parées de traits plus doux que le jour n'en peut éclairer! O toi, la meilleure des amies que le ciel nous donne ici bas pour adoucir et calmer tous nos tourments; toi, dont les inspirations touchantes dissipent nos vaines alarmes; ah! quand la nature et la vie cessent de nous

sourire, c'est toi, mémoire, que la muse doit invoquer! c'est de toi qu'émanent le précepte du sage et l'hymne du poète! Quels doux tableaux réfléchit ton miroir magique quand l'image du temps passé vient s'y retracer. Tel, au moment où il va se perdre dans l'Océan, l'astre éclatant du jour se réfléchit long-temps encore sur les flots; telle l'image adoucie du bonheur passé se glisse mollement et se dessine sur le miroir de l'âme.

Le porche désert de l'école, envahi par la mousse, annonce à peine aux voyageurs son ancienne place. Je n'entends plus la cloche matinale dont l'appel me faisait hâter mes pas; je n'entends plus ces acclamations qui saluaient la douzième heure du jour quand l'aiguille, si lente à notre gré, marquait la fin de nos travaux!..... à chaque pas c'est le souvenir d'un ami, c'est une pensée chérie qui me demande une larme! La feuille même du bosquet, par son doux frémissement, éveille en

moi des souvenirs pleins de charmes, et m'inspire de romantiques rêveries!

Il m'en souvient encore, le soir, au coin du noisetier, brûlait le feu de la Bohémienne; nous contemplions avec crainte ses traits desséchés par le hâle, ses vêtements déchirés et son chapeau de paille; elle grommelait quelques paroles, en remuant son brasier magique : endormis sur ses épaules, ses enfants élevés dans un grenier comme les petits du hibou, comme eux vivant des larcins commis dans les ténèbres, faisaient briller de grands yeux noirs, plus noirs encore que leurs cheveux; quand le chien de garde aboyait dans le lointain, vous eussiez vu les plus braves fuir épouvantés aux cris de la triste sorcière, pendant que ses enfants effrontés franchissaient, pour voler les fruits, les murs du verger : quand, après avoir reçu mon tribut, elle interrogeait dans ma main la ligne de vie, d'un œil scrutateur, comme mon pouls agité tremblait de crainte et

d'espérance, comme je palpitais, jaloux de savoir mes destinées futures!

Ah! quel triomphe pour mon cœur, quand je sus cette vérité: — Rendre heureux les autres, c'est l'être soi-même! Nous remettions dans son chemin le pauvre mendiant qui avait les cheveux blancs et les pieds nus. Nous adoucissions les souffrances qu'endurait sa vieillesse, et nous prêtions à ses contes une oreille complaisante: puis nous vidions dans le sac de l'indigent notre petit trésor, et nous pleurions de ne pouvoir lui donner davantage: lui, disait en soupirant: «Dieu vous donne une longue vie, bons enfants!» Il nous donnait ainsi tout ce qu'il pouvait nous donner. L'ange de la pitié se fût arrêté, dans son vol, pour contempler un spectacle si ravissant.

Mais qu'entends-je! le son de la cloche a retenti là bas derrière les vieux sapins! Adieu, scènes touchantes! c'est le signal de ma retraite; je vais sous leur ombrage, tracer quelques lignes que le temps doit bientôt effacer!

Tous les soirs, devant le presbytère, sur la pierre blanche usée par les pas empressés des fidèles qui ne sont plus, nos doigts chassaient la bille : notre cœur s'abandonnait à ses transports; nous étions au printemps de la vie, hélas! et nous ne songions pas que nous foulions des cendres chéries, et qu'une terre sacrée répondait par des plaintes à nos folâtres jeux!

Le ver luisant aime à projeter ses feux d'émeraude sur la tombe où repose le vieux sacristain. Je me rappelle qu'en retournant la pelouse avec sa bêche, il gourmandait les enfants qui jouaient autour de lui, et leur montrant avec calme la pierre qui couvrait leurs pères, il les engageait à marcher sur leurs traces, à devenir, comme eux, les modèles de leur temps.

Paix, ô mon cœur, cesse un instant de battre, pendant que je vais lire les inscriptions à demi effacées sur chaque tombe! Guides de ma vie, conseils de mon jeune

âge, vous qui, les premiers, me dévoilâtes la vérité, vous dont chaque parole était faite pour m'éclairer, pour me rendre meilleur, chéris dans la vieillesse, et respectés dans l'indigence, non, vous n'avez pas besoin des monuments fastueux de l'art, inscrits sur le registre muet de l'amitié, vos noms y demeurent à jamais ineffaçables !

JULIE ET FLORIO,

OU

CHARME ET PUISSANCE DU SOUVENIR.

—

Jadis, (les annales de la Cambrie[1], pays sauvage et romantique, en ont conservé le souvenir), au moment où la nature brillait de toutes ses couleurs, et étalait ses plus riches trésors, un jeune et beau chasseur parcourait ces sites imposants, faits pour le mâle pinceau de Salvator: ni le flanc incliné du roc suspendu sur l'abîme, ni le pont tremblant de chêne jeté en travers sur le torrent, ne l'avaient arrêté;

[1] C'est l'ancien nom du pays de Galles.

il s'était même aventuré dans le sentier, inconnu du vulgaire, qui conduisait à des cavernes ténébreuses, lit abandonné de quelque ancienne cataracte.

Le coq de Bruyère, battant des aîles, saluait déjà les neiges éternelles de ses chants aigus, quand le jeune homme, avertí par le mugissement des eaux, recula d'effroi sur les bords écumants de l'affreux Lodoar, [1] tandis que son œil ébloui planait sur le miroir transparent du lac de Derwent, qui coulait majestueusement à travers les roches, aux cimes escarpées : des îles verdoyantes, réfléchies sur les eaux, mêlaient leurs couleurs plus sombres aux vapeurs brillantes du matin, et l'arbre de la rive, inclinant avec grâce sur le nid moussu du cygne son feuillage amoureux, réfléchissait dans l'onde sa voûte arrondie d'émeraude.

[1] Cascade du Cumberland, près du lac de Keswick.

[illegible], le jeun
turier sautait de rochers en roc
le dernier rayon du jour mou
long du rivage quand un riant
s'offrit à lui. Des berceaux tou
verdure voilaient les nuages et pro
une ombre plus foncée sur le calic
rose odorante, tandis que parfois
cade argentée d'un ruisseau voi
renvoyait un doux et passager écla

Près du lac tranquille, tintait la
du soir, le pasteur parquait son tr
au milieu des bruyères, et le brilla
tiore courait en folâtrant sur le v
tau : tout à coup une voix mélodi
retenti dans le bocage ; le chant exp
pourtant Florio croit l'entendre en

pide y roule son cristal sur un sable brillant, et à l'entrée, on lit ces lignes pleines de simplicité :

« Loin d'ici, profanes ! craignez d'entrer » dans ce secret asile, dans cette grotte » obscure où la mémoire se plaît à reposer » avec la solitude sa sœur! »

« Lasse d'un monde agité, elle vient » goûter ici la paix que le monde lui refuse; » assise dans cette grotte, elle repasse l'his- » toire de la vie, du jeune âge à la vieillesse, » et retient, avant qu'elles ne s'oublient, » les simples lignes de la veille. »

Florio s'était assis sur le banc formé par le rocher, quand il aperçut la divinité de cette tranquille retraite. Qu'elle était belle! mais qui pourrait se flatter de rendre avec vérité la douce mélancolie de ses traits angéliques ! Ah ! il faudrait et les inspirations de Virgile et le pinceau de Raphaël pour peindre ces charmes d'un cœur sensible, ces attraits délicats qui échappent à l'observateur insouciant, et meurent à l'éclat contagieux du grand jour !

La jeune fille sort de la grotte sans remarquer l'étranger; mais lui, ravi de sa beauté virginale, de ses grâces naturelles, il sent, dans tout son être, se glisser un charme séducteur! Quels messagers aux ailes blanches et radieuses, divins dépositaires des trésors d'une tendre sympathie, rapprochent et associent les cœurs? Ah! leur mission est aussi douce que leur essence!

Florio, dans sa timide ivresse, suit de loin l'inconnue jusqu'au détour d'un bosquet où l'on voit, à la lueur de la lune, la chauve souris décrire son cercle monotone, et les corneilles se reposer de leurs combats.

Là s'élevait une vieille maison dont la porte gothique s'ouvrait sous des festons entrelacés de pampre et de vigne. Celui qui l'habite a vu le jeune homme fouler d'un pied léger la rosée qui couvre le gazon; il s'avance vers lui, le salue comme

un hôte bien venu, et ses regards bienveillants lui gagnent déjà le cœur de Florio. Ses manières nobles et simples annoncent un vieux seigneur; une mâle fierté anime encore son œil plein de feu, mais la goutte le retient dans ses chaînes, et c'est en vain que son cœur soupire après la chasse.

Mais la mémoire, douce consolatrice, vient adoucir et abréger les heures de la captivité où il languit; tenant en triomphe à la main une queue de renard, de son fauteuil d'ébène qu'il ne quitte pas, il bat en idée et parcourt tout le comté, et le bruyant *tayo* qu'il répète réveille sa meute endormie qui répond par ses cris à son appel éclatant.

Ses chevaux, long-temps renfermés dans l'humble enceinte du pâturage, essayaient encore leur vitesse; retracés sur la toile avec une mâle vérité, ces fiers coursiers semblent franchir les distances, et renou-

voler leur triomphante carrière; des tableaux équestres ont usurpé, sur les murs, dans les vastes salles du château, la place des portraits des ancêtres.

Là dormait suspendu le cor dont les échos d'alentour avaient si long-temps redit les gais refrains, et les airs historiques! Au-dessus du foyer, mille bois de cerfs, trophées des forêts, forment avec leurs branches sauvages des dessins fantastiques. Il faudrait l'entendre raconter l'histoire de chacun de ces hôtes des bois : celui-ci traversant l'étang à la nage; celui-là s'élançant au plus haut des monts! Il n'est une de ces dépouilles qui ne rappelle un festin, un anniversaire!

Pourquoi prolonger notre histoire? La fille unique du vieillard, sa chère Julie, accueillit l'étranger avec un sourire. Il ne put de son côté voir sans ravissement les petits soins, les prévenances de la jeune fille pour calmer la souffrance du vieux chasseur, et sa douce gaîté et son gracieux

abandon; l'imagination exaltée embellissait encore, des plus riches couleurs de l'or et de la rose, cet aimable objet! Hélas! peu de jours s'étaient passés que déjà cette vision charmante s'était évanouie!

Quand le soir répandait son ombre irrégulière sur l'azur éthéré du lac, on voyait réfléchis sur l'onde comme une flotte au sein des mers, les nuages mollement glisser et descendre au bois sacré de Saint-Herbert, où retentissait jadis, à la lueur des torches sur les étangs, l'hymne solitaire du pêcheur penché sur ses filets, tandis que par les vitraux richement décorés s'échappait un calme sacré, à travers le sombre feuillage!

Le daim sauvage, bondissant à travers la muette clairière, jetait autour de lui un regard inquiet et furtif. La chèvre blanche, suspendue sur la roche dans les airs, abandonnait au souffle des zéphyrs sa barbe flottante, et pendant que la poule d'eau se jouant sur la vague faisait jaillir l'eau

ar son aile luisante, l'aigle, abandonnant aux nuages son gigantesque nid, s'élançait de la cime embrasée du Skiddaw.

Déjà l'éclat timide de la lune pâlissait l'horison, et les derniers feux du jour mourant s'éteignaient dans l'humide brouillard; l'astre de la nuit colorait de ses rayons sereins et purs la surface polie du lac et les flancs hérissés des monts: soudain, le vent, renversant la nacelle qui sillonne ces eaux paisibles, a précipité dans le lac le petit équipage qui la montait; tous heureusement sont sauvés! Mais avant que Florio, chargé de la jeune fille évanouie, eut pu déposer sur la rive son précieux fardeau, Julie avait perdu l'usage de ses sens. Epuisée par ses efforts, elle demeure immobile et pâle; sa paupière affaissée se soulève un instant, et son œil entr'ouvert brille d'une dernière étincelle de vie, puis son regard s'éteint, elle expire!

Son père, les cheveux blancs épars et livrés au souffle des vents, appelle, rede-

mande sa fille ; il ne lui survécut pas longtemps ! Florio seul vécut pour voir le saule incliner, avec un murmure plaintif, son feuillage lugubre sur leurs tombes. Oui, Florio vécut ; et, plein de leur image, il aimait encore le père, il adorait la fille.

On le vit, dans son délire, plus d'une fois parcourir les bosquets, y cherchant l'ombre de Julie, contempler avec délice les lieux qui l'avaient possédée, les objets de ses soins, et baiser avec transport chaque fleur qu'avait plantée la main de son amie ! hélas ! il suivait, le long de la clairière, la trace de ses pas, à l'heure où une lumière vacillante, au milieu des ombres épaisses, laissait à peine entrevoir quelques objets : il prêtait une oreille attentive au souffle de la brise qui murmurait sous les vieux chênes; ces accords harmonieux et plaintifs éveillaient dans son âme une extase délicieuse, les plus romantiques pensées. Il aimait à visiter la grotte, dont l'entrée cachée sous des rameaux touffus, ne permet-

tait pas au jour de pénétrer dans son sanctuaire : l'onde qui jaillissait dans cette enceinte soupirait, en tombant, les vertus de Julie, et après avoir effleuré la mousse humide et le roc calciné, semblait porter à l'oreille de Florio le son d'une voix trop connue.

Ainsi la mémoire enchanteresse prodiguait ses charmes en ces lieux, doux talisman qui attendrit et soulage le cœur !

THOMAS CAMPBELL.

NOTICE

SUR

THOMAS CAMPBELL.

Thomas Campbell, né à Glasgow en 1777, est, comme Samuel Rogers, le chantre des plaisirs du cœur, de ces secrètes, de ces intimes émotions qui impriment à la poésie une teinte de mélancolie suave et touchante. Mais il y a entre ces deux poètes une nuance qui se rattache à la différence de leur existence sociale, de leur genre de vie. Campbell, moins heureux que Rogers, vivant du produit de ses œuvres littéraires a moins d'aban-

si gracieux. Il ne chante p...
la mémoire, les *Souvenirs du bonheu*.
n sujet est plus en harmonie avec
sition, l'espérance est la déité bienfa
nte qu'il invoque avec une âme, un él
ie l'on ne trouve pas dans les poésies
ogers. Le *poème des Plaisirs de l'esp*
nce, publié par Thomas Campbell
99, et dont nous donnons plusie
ıgments, renferme des passages vraim
marquables par leur enthousiasme p
que; le poète, dans de mâles acce
élève quelquefois jusqu'à des hymne
erté.

... cette différence qui tient peut-

sont deux muses faites pour se donner la main; Samuel Rogers et Thomas Campbell rappellent la simplicité naïve, la grâce touchante d'Olivier Goldsmith, le célèbre auteur du *Vicaire de Wakefield.*

Jamais, ce semble, la poésie ne se prêta à des rhythmes plus doux que dans les divers tableaux tracés par Campbell, dans ses plaisirs de l'espérance. Cette déité consolatrice plane sur l'univers, le poète la peint sous les traits d'un ange de miséricorde. Mais quel touchant tableau surtout que celui de la mère berçant son enfant: la chanson, le *lai* d'espérance que Campbell lui met dans la bouche, rappelle, avec quelques nuances cependant que nous ferons sentir, des vers admirables et peu connus de Clotilde de Surville, poète francais du xve siècle, dont on nous saura gré de reproduire

dans toute la pureté, dans tout le charme natif de leur vieux langage, *les verselets à son premier né.*

VERSELETS A MON PREMIER NÉ.

O cher enfantelet (1), vray pourtraict de ton père!
Dors sur le seyn que ta bousche a pressé!
Dors, petiot; clos, amy, sur le seyn de ta mère
Tien doulx œillet par le somme oppressé!

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
Gouste ung sommeil qui plus n'est faict pour moy!
Je veille pour te veoir, te nourrir, te défendre.....
Ainz (2) qu'il m'est doulx ne veiller que pour toy!

Dors, mien enfantelet, mon soulcy, mon idole!
Dors sur mon seyn, le seyn qui t'a porté.
Ne m'esjouit encor le son de ta parole,
Bien ton soubriz (3) cent fois m'aye enchanté!

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton père!
Dors sur le seyn que ta bousche a pressé!

1 Mon enfant.
2 Mais qu'il m'est doux. (*Ainz*, de l'italien *anzi*.)
3 Bien que ton souris.

Dors, petiot; clos, amy, sur le seyn de ta mère
Tien doulx œillet par le somme oppressé!

Me soubriraz, amy, dès ton réveil peut estre;
Tu soubriraz à mes regards joyeulx.....
Jà prou (1) m'a dict le tien que me savoix cognestre,
Jà bien appriz (2) te mirer dans mes yeux.

Quoy! tes blancs doigtelets abandonnent la mamme (3)
Où vingt puyser ta bouschette (4) à playsir!....
Ah! deusse la seschier, cher gage de ma flamme,
N'y puyzeroix au gré de mon désir!

Cher petiot, bel amy, tendre fils que j'adore!
Cher enfançon, mon soulcy, mon amour,
Te voy (5) toujours, te voy et veulx te veoir encore;
Pour ce trop brief (6) me semblent nuict et jour.

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton père!
Dors sur le seyn que ta bousche a pressé!
Dors, petiot; clos, amy, sur le seyn de ta mère
Tien doulx œillet par le somme oppressé!

1 Ton œil m'a déjà dit assez.
2 Tu as déjà bien appris.
3 La mamelle.
4 Où ta petite bouche vint puiser.
5 Je te vois.
6 Trop courts.

N'estoit ce tayn floury (3) des couleurs [illegible]
Ne le diriez dans les bras de la mort?....

Arreste, cher enfant! J'en frémis toute engtière!
Réveille toi! chasse ung fatal propoz!
Mon fils!... pour ung moment... Ah! revoy la lumière;
Au prix du tien, rends moi tout mon repos!

Doulce erreur! Il dormoit..... C'est assez; je respire.
Songes légiers, flattez son doulx sommeil!
Ah! quand voyray cestuy (4) pour qui mon cœur soupire
Aux miens costés (5), jouir de ton réveil?

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton père!
Dors sur le seyn que ta bouche a pressé!
Dors, petiot; cloz, amy, sur le seyn de ta mère
Tien doulx œillet par le somme oppressé!

Quand te voyra cestuy dont as receu la vie,
Mon jeune époulx, le plus beau des humains?
Oui, desjà cuyde voir (6) ta mère, aux cieulx ravie,
Que tends vers luy (7) tes innocentes mains!

Comme ira se duysant (1) à ta prime caresse !
  Aux miens bayzers com' t'ira disputant !
Ains, ne compte, à toy-seul, d'espuyser sa tendresse,
  A sa Clotilde en garde (2) bien autant.....

Qu'aura playsir en toy de cerner (3) son imaige:
  Ses grands yeulx vairs (4), vifs, et pourtant si doulx !
Ce front noble et ce tour gracieulx d'ung vizaige
  Dont l'amour mesme eût fors (5) esté jaloux !

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton père !
  Dors sur le seyn que ta bousche a pressé !
Dors, petiot ; clos, amy, sur le seyn de ta mère
  Tien doulx œillet par le somme oppressé !

Pour moy, des siens transportz onc ne seray jalouse,
  Quand feroy moinz (6) qu'avec toy les partir ?
Fays, amy, comme luy, l'heur d'ugne tendre épouse (7) ;
  Ainz, tant que luy, ne la fasses languir !

Te parle, et ne m'entends (8)! Eh ! que dis-je, insensée!
  Plus n'oyroit il (9), quand fust moult éveillé.....

1 Se complaisant à ta première.
2 Il en garde.
3 De voir.
4 *Vair* est à peu près synonyme du mot latin *glaucus*, bleu.
5 Peut-être.
6 Comment ferais-je moins que les partager avec toi ?
7 Fais un jour comme lui le bonheur d'une tendre épouse.
8 Je te parle, et tu ne m'entends pas.
9 Il ne m'entendrait pas davantage, fût-il éveillé.

Povre chier enfançon ! Des fils de ta pensée
L'eschevelet (1) n'est encor débroillé.. ..

Tretous avons esté, comme ez (2) toy, dans ceste heure;
Triste rayzon que trop tost n'adviendra !
En la paix dont jouys s'est possible, oh ! demeure !
A tes beaux jours mesme il n'en souviendra.

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton père !
Dors sur le seyn que ta bousche a pressé !
Dors, petiot ; cloz, amy, sur le sein de ta mère
Tien doulx œillet par le somme oppressé !

CE QUATRAIN ISOLÉ SE LIT AU LONG D'UNE MARGE.

Voylà ses traicts (3) ..., son ayr ! Voilà tout ce que j'ayme !
Feu de son œil et roses de son tayn !
D'où vient m'en esbahyr (4)? Aultre qu'en tout luy-mesme (5)
Pust-il jamais esclore de mon seyn ?

1 Le petit écheveau des fils de ta pensée n'est pas encore débrouillé.
2 Comme tu es, toi.
3 De mon époux.
4 Pourquoi m'en étonner ?
5 Un enfant qui ne lui ressemblerait pas parfaitement.

Est-il rien de plus naïf, de plus vrai, de plus touchant que cette charmante pièce de vers? Jamais l'amour maternel ne parla un plus suave langage : qu'on mette à côté de ce petit chef-d'œuvre la chanson de la berceuse *dans les plaisirs de l'espérance* [1] de Campbell, et l'on verra même douceur, mais peut-être dans la berceuse anglaise un peu plus d'égoïsme. Clotide, absorbée par le plaisir de contempler son *enfantelet*, ne voit que lui, ne songe qu'à lui, la mère s'oublie elle-même pour son enfant. Dans le poëte anglais, au contraire, la berceuse songe au temps où elle ne sera plus, elle demande alors à son fils des larmes, des regrets; viendras-tu, lui dit-elle, pleurer sur ma tombe, enfant chéri? — Il n'y a que du

[1] Voyez page 101.

ravissement, que du bonheur dans Clotild de Surville, il y a, dans la berceuse d Campbell, de la mélancolie, et cette rê verie touchante, et cette pensée de l tombe si triste, si anglaise ! c'est au lec teur à achever lui-même cette comparaison à faire la différence, dans ces deux créa tions délicieuses des deux poètes, de ce inspirations à peu-près semblables mai nuancées cependant, et de ces rapport intimes qui se sentent mieux qu'ils ne peu vent s'exprimer. Nous ne dirons plu qu'un mot de Campbell : rédacteur d journal *The Montly Magasine*, il enri chit cette collection de poésies légères qu ajouteront encore à sa réputation litté raire, dont le premier titre sera toujour son poëme des *Plaisirs de l'espérance.*

E. Henrion.

THOMAS CAMPBELL.

PLAISIRS DE L'ESPÉRANCE.

Douce espérance ! il croît dans ton riant empire une fleur pour chaque peine, un baume pour chaque douleur; souvent, dans les ardeurs brûlantes de l'été, le voyageur haletant cherche tes berceaux pleins d'attraits. Là, pendant que l'abeille sauvage murmure, en prenant son essor, quels paisibles songes lui offrent les nymphes, tes invisibles messagères dont le souffle, comme celui d'Éole, efface les sillons creusés par les soucis dans l'âme inquiète du pélerin !

Ange de la vie ! tes ailes radieuses explorent les bornes les plus reculées de la

Voyez le pilote connu au
navire lancé sur les profonds abîmes de
mers: tantôt, porté par les flots de l'Atlan
tique, il s'approche des Andes dont le
sommets lumineux et gigantesques se des
sinent, comme un brillant météore, o
comme l'étoile d'occident, au-dessus de
vagues, et qui, dominant les nuages, en
brassent d'un seul regard la moitié d
monde; tantôt, transporté sur des bor
où jamais l'été ne sourit, il parcourt l
rochers de Behring ou les îles dépouillé
du Greenland. A minuit, pendant qu
veille, il entend siffler la bise glaci
accourue de ces déserts endormis sous
neiges éternelles; et, au bruit des vag
en courroux, se mêle parfois le long h
des rives d'O

tour à tour arrêtent, dans sa course ton navire endommagé; ton cœur est triste, car ton pays est loin de toi!

Mais l'espérance veille auprès du marin! elle le console, et sa voix touchante charme les abîmes de l'océan; doux comme la flamme céleste qui pare le pôle étoilé, ses tableaux inspirés embellissent les rêves du matelot; sa patrie, ses collines qui s'élèvent sous un ciel plus heureux, la grotte qui, dans d'autres temps, retentit de ses chansons, sa chaumière, son bateau, frêle embarcation, et le lac azuré, et son vallon, et ses genêts fleuris, toutes ces images se groupent, se pressent dans sa pensée. Il devance les vents trop lents à son gré : déjà il a cru atteindre le rivage aimé qu'il n'avait quitté qu'en soupirant, il croit fouler le sol natal. A chaque pas, il rencontre un visage connu, un vieil ami; voici sa chère Hélène qu'il serre longtemps sur son cœur, ses baisers essuient sur les joues de son épouse des larmes de

joie : éperdu de bonheur, il se dégage de ses bras pour prendre dans les siens ses enfants chéris! Et pendant cette scène ravissante, son chien fidèle, négligé dans cette première effusion de sentiment, et qu'enfin il caresse à son tour, salue plein de joie son maître qui lui sourit; l'œil attaché sur ses yeux, il ne le quitte pas de vue un instant; par son agitation, sa voix, ses regards, il célèbre le retour de son maître.

Espérance! amie du brave à l'heure la plus sombre du péril, l'intrépide courage vient te demander des inspirations. Au champ du carnage, comme sur les flots orageux, tu reçois un hommage tremblant, alors qu'opposés front à front, sous leurs étendards, les bataillons ennemis se disposent à se joindre, et que la mêlée terrible va commencer. Le soldat, fatigué d'une longue marche, forme pour le combat ses rangs où la mort compte déjà ses victimes: mais que l'airain éclatant résonne, aussitôt il lève un front audacieux, son œil s'anime,

il salue dans son cœur le triomphe qui se prépare, et le bruit du tambour lui semble encore ta voix sonore et puissante!

Divinité tutélaire! quand les soucis dévorants envahissent le sanctuaire de l'hyménée et de ses plaisirs, lorsque condamné à l'isolement de la misère, un couple vertueux qui s'aime, se voit délaissé d'un monde sans pitié, ignoré de l'univers, tous deux partageant même souffrance, n'ayant tous deux qu'un seul désir, un seul cœur; alors, prophétique espérance, viens ranimer leur courage, et que devant ton sourire s'effacent leurs tourments! Dis au père malheureux qui partage un peu de pain à ses enfants sans amis, pleurant de ne leur en pouvoir donner davantage, dis-lui qu'un jour sa postérité saura adoucir les maux paternels, et que ses enfants soutiendront ses vieux jours; si l'hybla ne distille pas pour lui le miel le plus pur, si la vigne du coteau ne

lus vive, dis-lui q-
ées écoulées en silence, quand ses yeux
ommenceront à s'obscurcir, et que ses
heveux blanchiront, les mains laborieuses
le ses enfants lui éleveront une chaumière
harmante; les fleurs les plus fraîches
roîtront par leurs soins, pour embellir
on modeste champ; le ciel, propice à leurs
œux, changera la bruyère sauvage en une
ouvelle Arcadie; dis lui enfin que, pen-
lant que l'amour empressé autour de lu
loublera par un sourire affectueux le pri
le la paix et du repos de ses vieux jours
a santé prolongera, pour plus d'une fête
es plaisirs de son humble chaumière et d
a douce société.

Mais voyez près du berceau où do
[illegible] sa mère a

d'un air pensif à la fois et riant, elle le berce avec cette chanson mélancolique :

« Dors, image de ton père, dors, mon » enfant. Tu n'auras pas de chagrins, tu ne » pousseras pas de soupirs qui ne soient » ressentis, répétés par le cœur de ton père » et le mien!

» Beau comme son père, mon fils aura » tous ses traits, il aura son âme aussi; » mais hélas! puisse-t-il être plus heureux » que lui!

» Ah, je l'espère, ta gloire, tes ver- » tus, ton amour filial banniront de mon » cœur déchiré les souvenirs cruels du » passé!

» Ah! charme par ton sourire la solitude » de ta mère, et fuis le dédain, fuis l'ingra- » titude du monde.

» Dis-moi, quand ravie à la terre et à » toi, mon fils, quand je reposerai ma tête » à l'ombre du saule funéraire,

» Viendras-tu, tendre ami, t'agenouiller

» un moment sur ma tombe, et consoler
» mon ombre gémissante?

» Oh! viendras-tu, le soir, répandre
» sur mon étroite pierre le tribut des lar-
» mes du souvenir?

» Et, la tête appuyée sur ta main, rêver
» au dernier adieu que te laissera ma ten-
» dresse,

» Et, confiant au vent qui tout bas mur-
» mure, tes soupirs amers, penser à mon
» amour, penser à mes malheurs! »

Ainsi parle une mère, avant que son enfant trop foible puisse lui rendre regards pour regards, paroles pour paroles. Mais quand ses lèvres enfantines ont appris à bégayer le doux nom de mère, à les redire sans cesse à l'oreille maternelle; quand les pleurs de la pitié mouillent ses yeux, et que le sourire de l'amour filial embellit sa bouche innocente; si, déjà sous l'œil de sa mère, écolier novice, il murmure sa leçon; ou, le soir, d'un air pieux et recueilli, récite sa prière; si,

muet et pensif, il s'assied pour mieux entendre la ballade plaintive, avec quelle admiration l'espérance recueille ces premières larmes si sincères, et ce naïf sourire! et quelle joie pour son heureuse mère de voir se développer ce cœur si pur, si vrai, qu'anime une si franche sympathie!

Où est le cœur oppressé par des soucis tumultueux, ou déchiré par un triste isolement, que n'aient pas ému et consolé les rêveries bienfaisantes qui lui prophétisaient des temps meilleurs et des jours plus fortunés! La nature, la vie, la liberté, raniment l'œil éteint du prisonnier dans son obscur cachot; il croit revoir un ami depuis long-temps perdu, il retrouve ses enfants réunis devant son foyer : son cœur palpite de plaisir de les revoir, des larmes délicieuses mouillent ses paupières, et la vertu l'emporte sur les souvenirs amers du malheur!

Ne lui envie pas cette paix, fière raison,

ah! respecte le prestige de ses chimériques jouissances, laisse-le ainsi abréger ses longues journées d'agonie, laisse ces rêves de bonheur prêter à ses nuits le secours d'un sommeil bienfaisant!

Entendez-vous cette femme, en délire, qui chante et gourmande les vents trop lents à ramener, de lointains rivages, son époux qu'elle attend? Elle a vu, douloureux spectacle! la vague orageuse rouler sur la rive un cadavre sans sépulture: elle l'a reconnu, elle pousse un cri perçant; les yeux hagards, elle presse dans ses mains la main glacée de son époux. Veuve infortunée! elle mouille la plage de ses larmes inutiles, jusqu'à ce que la mémoire ait abandonné son esprit troublé. Mais la pitié, pour tromper ses douleurs, lui prodigue une paix idéale qu'elle n'eût jamais pu trouver dans la vérité; l'imagination flatte son cœur de douces illusions, et l'espérance complaisante la console par des songes mensongers.

Souvent, à minuit, quand la lune élaire l'horizon, et que l'oiseau des mers, dans sa veille solitaire, pousse un cri sauvage, elle allume au haut d'un roc un feu brillant pour saluer la barque qui ne reviendra pas; elle l'attend toujours, et pleure en pensant que celui qui lui est si cher tarde tant à revenir!

Et ce malheureux, sans asile, qui n'obtint jamais du monde même un regard, ce regard décevant qui console pourtant; cet infortuné qui a expié par ses douleurs ses égarements, et qui ne trouve pas d'âme sensible à son repentir; ce pauvre sans amis, les yeux attachés sur la terre, que l'orgueilleux, passant son chemin, daigne à peine regarder, condamné à errer dans l'indigence et le dénuement, rebuté du monde, et délaissé sans refuge. — Vient-il, le soir, à descendre, sous les aubépines parfumées, le sentier qui mène au hameau, où la fève en fleurs et le gazon touffus embellissent la chaumière qu'ils

entourent, incliné sur l'humble porte, il se dit : « Oh ! quand pourrai-je aussi, au hameau, avoir une cabane, un réduit semblable pour y reposer mes membres endoloris, pour trouver la santé dans la brise, un abri dans l'orage ! je ne ferais pas, d'une main avare, attendre mon offrande aux malheureux brisés comme moi par la douleur !... — Ce vœu généreux suffit peut-être pour soulager le malheur rebuté; ainsi, dans la prière du pauvre, l'espérance est de moitié !

Quand mon cœur, en gémissant sur les rigueurs du sort, simpathise aux maux des hommes; par tes présages heureux, douce espérance, tu me fais entrevoir dans l'avenir des trésors de bonheur en réserve, et j'apprends, en suivant d'un œil attentif les plans secrets de la nature, j'apprends, dans le passé de l'homme, à lire son avenir !

ROBERT SOUTHEY.

NOTICE

SUR

ROBERT SOUTHEY.

Robert Southey, à la fois chroniqueur, historien, biographe, traducteur, romancier, prosateur, enfin poète *lauréat*, est sans contredit le plus universel des écrivains modernes de l'Angleterre. Le premier ouvrage de Southey, le poëme de Jeanne d'Arc (*Joan of Arc*), qu'il composa à l'âge de dix-neuf ans, et publia en 1795, est aussi son premier titre littéraire. Dans cette composition épique, pure et

souvent touchante, l'auteur a su complètement venger l'héroïne de Domremi des attaques satiriques de Shakespeare. Le poète anglais peint, avec un rare talent, ces temps *chevaleresques* et les exploits des héros français; ce n'est là qu'une faible partie des mérites du *lauréat*. Dans les autres poëmes épiques, sa muse, qui embrasse l'univers entier, qui n'est étrangère à aucune chronique, à l'histoire d'aucun pays, parcourt successivement toutes les parties du monde : et toujours les couleurs locales se trouvent sous ses pinceaux; toujours il emploie, avec le même bonheur, les ornements et les trésors des littératures étrangères : on voit que Southey n'est pas seulement un poète, mais que c'est encore un homme érudit.

Le poëme épique de *Thalaba*, dont le drame se passe en Arabie, est tout orien-

tal ; plusieurs de ses descriptions rappellent les magiques tableaux de Thomas Moore.

Dans *Madoc*, l'auteur exploite tour à tour l'Angleterre et l'Amérique ; le rhythme est plus sauvage, la poésie plus sombre, mais encore les images sont vraies, et les mœurs bien conservées. On entend les bardes gallois, saisissant leur harpe ossianique, préluder à des concerts d'harmonie, à des accords mélancoliques.

La Malédiction de Keharna est une composition toute asiatique. Les traditions des peuples qui habitent les bords du Gange s'y trouvent fidèlement rapportées, et le lecteur est initié aux mystères de la mythologie des Hindous.

Rodrigue ou le Dernier des Goths, dernière épopée du lauréat, est peut-être la plus estimée, parce qu'il l'a composée dans

la maturité de son talent. L'auteur avait voyagé en Espagne et en Portugal : c'est là qu'il recueillit tous les matériaux de son *Rodrigue*, poëme espagnol.

Ainsi, Southey, comme nous le disions, a tout vu, tout décrit ; tour à tour il chante l'héroïne de France, l'Arabe du désert, le barde gallois, le raja des bords du Gange, et le roi d'Espagne déchu.

Mais cette variété de sujet ne pouvait entrer dans notre plan : pour comprendre toutes les descriptions, toutes les allusions locales de Southey, il faudrait, comme lui, avoir visité les pays qu'il décrit, ou lu les chroniques sur lesquelles il se fonde. Nous avons préféré prendre dans cet auteur quelques poésies détachées, quelques-uns de ces contes si pleins de naturel, dans lesquels il semble se rappro-

cher de la manière gracieuse et du genre d'Olivier Goldsmith. Ce genre de poésie est, selon nous, le plus attrayant, parce qu'il s'adresse au cœur, et parce qu'il ne faut, pour suivre le poète dans ses récits, dans ses rêveries mélancoliques, que jeter un coup d'œil autour de soi.—Toutes les scènes de la nature, une cabane en ruines, un village abandonné, le bonheur des champs, tout cela est près de nous : sans le secours de la chronique, aucun détail ne nous échappe, et pour finir par un vers de Southey, c'est une histoire à la fois simple et touchante, et l'histoire de tous les hameaux.

« Their 's is a simple melancholy tale,
» There 's scarce a village but can fellow it. »

E. Henrion.

ROBERT SOUTHEY.

L'ESCLAVE MALHEUREUX.[1]

Il est nuit : les tyrans mercenaires dorment aussi tranquillement que l'homme juste ; mais le malheureux esclave n'a plus, pour reposer ses membres, la natte de joncs qui lui servait de couche dans sa patrie ; il veille, et c'est pour pleurer ! Pendant les fatigues, pendant les souffrances de la journée, il n'a pas poussé un soupir : pas une larme n'a coulé sur ses

[1] Cette pièce fut composée par l'auteur au moment où l'on commençait à agiter en Angleterre la question de l'abolition de la traite des Noirs.

fers, et seul il pleure amèrement : c'e
qu'il songe, hélas ! que, pendant que l
nègres joyeux entonnent l'hymne du soi
et que les rives du Niger retentissent d
cris d'allégresse, celle qu'il aime, sa con
pagne, loin de la foule bruyante, se livr
rêveuse et solitaire, sur le seuil de so
humble cabane, à la douleur qui l'obsède
et, l'œil humide, pleure l'absence de cel
qui ne doit plus revenir !

L'HIVER.

STANCES COMPOSÉES LE 1er DÉCEMBRE 1793.

—

Quoique l'oreille ravie ne puisse plus écouter avec délice le souffle de la brise qui murmurait dans le feuillage épais, je t'aime, hiver, tu as pour moi des charmes.

Le printemps a ses douces harmonies; l'été, l'agréable fraîcheur du zéphyr qui s'élève, le soir; et l'automne, les vents qui agitent les feuilles jaunissantes.

Mais le silence de l'hiver plaît à l'esprit calme et sérieux, alors que la nature languissante s'ensevelit dans une tranquillité profonde.

On aime alors à fouler la bruyère sau-

vage et glacée ; on aime à parcourir les vastes et longs détours de la forêt.

On aime à voir le givre parer les branches des arbres, et dessiner sur la mousse mille nuances diverses, qui contrastent avec l'écorce sombre des vieux arbres, ou s'étendent sur la pierre blanche.

La graine colorée du houx se détache sur sa feuille luisante, dont la verdure réjouit l'œil, et le lierre enlace et couvre de son vert feuillage le tronc dépouillé du chêne.

Ainsi la vertu, se défiant de ses forces, s'appuie sur la religion, puissant auxiliaire, qui l'aide à supporter le poids de l'adversité !

Le ruisseau n'a pas non plus perdu son attrait ; le ruisseau dont l'onde limpide, à l'abri du soleil brûlant d'été, flattait par son doux murmure le pélerin altéré, plus sensible à sa fraîcheur qu'à son harmonie.

Au vert foncé de la mousse, les frimas

marient leur blancheur éclatante, l'herbe haute semble une forêt de lances, et à l'heure où les rayons du soleil cessent de sourire à la terre, tout prend une teinte argentée pleine de grâce.

La réflexion aussi peut aimer ces jours où la nature, descendue dans la tombe de l'hiver, ne permet plus au bouton de s'épanouir, ou à la rose d'éclore!

Car la nature bientôt, embellie des charmes du printemps, sortira radieuse de la tombe de l'hiver, pour faire épanouir encore le bouton ou éclore la rose!

LA FEMME DU SOLDAT.

—

Épuisée par tes longues marches, lan guissante, et poursuivant, le cœur brisé ta route fatigante et difficile, oh! qu ton sort est amer, femme errante e voyageuse!

Tu traînes après toi, les pieds nus, to fils aîné, et sur ton dos courbé frissonne l plus jeune, maigre et livide, expriman sa souffrance par ses cris plaintifs!

Mère infortunée! quand, dans ta colèr et ta douleur, tu te retournes pour fair taire l'enfant qui se lamente suspendu ton épaule, une neige épaisse et froid bat ton visage décharné.

Et cependant ton époux ne reviendr pas du champ de bataille : ton cœur déses

péré est froid comme la charité elle-même : tes enfants, transis, meurent de faim : Dieu vienne à ton aide, le Dieu de la veuve et de l'orphelin !

LA VEUVE.

—

Il était nuit, la bise était froi
neige, tombant par flocons, cou
plaine immense et déserte où se t
égarée une pauvre voyageuse, las
letante.

Si la plaine était triste, ses p
l'étaient encore plus ; si la bise était
son cœur était plus glacé enco
n'avait pas d'asile ; devant elle le
entier, et pas un refuge !

Mais sur la

» gers, ayez pitié de moi, si vous ne voulez
» me voir mourir ici de froid et de faim!

» J'ai eu des amis; ils m'ont tous aban-
» donnée! J'ai eu des parents; ils sont main-
» tenant au Ciel! J'ai eu une maison... J'avais
» un époux aussi!

» Étrangers, ayez pitié de moi!

» Oui, j'avais un toit hospitalier, j'avais
» un époux; maintenant je ne suis qu'une
» pauvre veuve dont le cœur est brisé! »

Mais le souffle bruyant de la brise étouffe sa voix, sa plainte n'est pas entendue; le char roule et disparaît.

L'infortunée s'incline sur la neige glacée pour y chercher le repos : tout à coup elle entend les pas d'un cheval : — « Ayez pitié de moi! » dit-elle en soupirant. Mais le souffle bruyant de la brise étouffe sa voix, sa plainte n'est pas entendue; le cavalier continue sa course et disparaît.

Accablée par la douleur, la fatigue, le froid et la faim, la voyageuse se couche

Dieu l'avait délivrée de

LE CONVOI DU PAUVRE.

—

Quoi! pas un soupir pour toi! pas une larme! Nul ne regrettera ta perte, ne gémira sur ton absence, sur la fuite de ces plaisirs qui rendent la vie si chère! Personne n'abaissera sur ta dépouille un œil mélancolique et tendre! Pauvre exilé, rebut du monde! je pleurerai sur toi; je pleurerai de voir l'humanité sans autels. Oui, je veux pleurer, non pas que je te plaigne de reposer désormais dans la paix silencieuse de la tombe, la tombe où n'auront jamais d'accès ni le besoin honteux, ni les soucis dévorants qui flétrissent le cœur. Je gémis sur les maux de ta vie, sur les souffrances que tu as rencontrées dans ton long pèlerinage sur la terre, seul, sans

désolée. Ton destin fut cr
douleur, tu manquas de
nergie pour supporter les
avant même que tu n'eusse
de tes frères indigents, ton
ton âme flétrie, victime de
vaient d'avance condamné
vaste désert du monde.

Pauvre exilé! dors en
goureux ne vient plus gla
engourdis, exposés sans al
sont finies, tu reposes da
Je m'arrête, et je pense à

L'ERMITE HENRI.[1]

—

Il habitait une petite île ou plutôt une roche solitaire, stérile et froide, et dont la surface blanchâtre n'était, par intervalles, rembrunie que par quelques touffes d'un gazon rare et sombre. Jamais matelot n'aborda sur cette plage ingrate et repoussante; jamais le pêcheur n'avait ancré sa barque près de la rive. Cette retraite était faite pour un rigide anachorète mort aux espérances, aux vanités, aux joies, aux desseins de la vie; il habitait, depuis longues années, sa solitude: car à la fleur de l'âge, il avait tout abandonné; carrière

[1] Cette histoire est rapportée dans le Martyrologe anglais, 1608.

des armes, honneurs, amis, patrie, le monde enfin, il avait renoncé à tout pour vieillir sur son rocher sauvage. Jadis un solitaire avait, avant lui, habité cette même île : Henri trouva la petite chapelle qu'avait bâtie le saint homme à moitié renversée par les orages ; son lit de feuilles avait été dispersé par les vents, et sa tombe se cachait sous le gazon et sous les ronces, dont la graine cotonneuse, portée par le souffle de la bise, s'était attachée et flétrie sur le roc ou perdue dans les flots. Henri releva cet édifice tombé, rendit à la chapelle sa voûte abattue, débarrassa la pierre de l'autel des lichens qui la couvraient, et bâtit sa cellule sous un rocher ; dont la masse l'abritait contre le courroux de la mer.

Les paysans d'alentour venaient lui apporter leurs offrandes et lui demander ses prières ; mais lui, dans une solitude profonde, ne conversait pas avec les hommes, et jamais il ne les visitait, à moins

que quelque malheureux pénitent, sur son lit de douleurs, n'implorât sa bénédiction et son assistance à l'heure de la mort. Oh! alors jamais il ne se faisait attendre; on était sûr de le voir voler près du malade; rien ne pouvait l'arrêter, ni la nuit orageuse, ni le vent d'automne, qui soulevait les vagues avec tant de violence que le matelot, rassuré par le saint fardeau que portait sa barque, pâlissait cependant à la vue du péril. Ainsi se passaient les jours de l'ermite dans la plus grande austérité, dans une abnégation parfaite de lui-même. Mais, épuisé enfin par l'abstinence, l'âge et les veilles, il commença à trouver pénible de se relever, à minuit, de son lit de feuillage pour s'agenouiller et prier. — Cependant ses infirmités ne l'empêchèrent pas de se relever, à minuit, et de dire sa prière accoutumée; et dès lors même il mettait dans ses vœux plus de ferveur, s'accusant à haute voix, comme d'un péché, de sa

pentir eussent fait de son péche un i

Un soir, on entendit sur le riv tintement de la cloche du bon ermit était calme, et les sons clairs et d se prolongèrent au-delà des vague: cependant ce n'était pas l'heure prière!—Alarmé par ce bruit inatter moine se lève. Les bateliers le volontiers dans leur barque (car monde aimait l'ermite Henri), et posent au pied du rocher; le m gravit et vole à la chapelle: Hei assis sur la pierre, froid, inanim nait encore à la main la corde d che, et à ses pieds brûlait sa lar répandait une lueur vacillante!

LA CHAUMIÈRE EN RUINES.

ÉGLOGUE.

—

Charles! je pensais bien que ce spectacle t'intéresserait! vois; sur cette porte brisée qu'enlace de ses riches festons le chèvrefeuille sauvage, une fleur d'automne odorante et fraîche s'épanouit sur les feuilles jaunissantes, et du milieu des herbes rampantes le lychnis [1], s'élançant plein de vigueur, élève en forme de colonne sa tige couronnée de larges fleurs roses. J'ai vu bien des couvens en ruine, imposants dans leur grandeur déchue, j'ai

[1] Espèce de houx.

... aspect lugubre il a pa
ne m'a inspiré de mélan
comme cette pauvre cl
Charles! la mousse blanc
envahi ce modeste guiche
demi renversés se mêlen
et la joubarde et la mou
ainsi la nature lutte avec
de l'homme, et, comme
ses monuments périssable

En t'amenant ici, Cha
dessein; ces lieux ont t
mon plus jeune âge, ma
rite! Ah! je m'en souvie
cieuse retraite m'offrait c
Souvent, en lisant ces o
qui les premiers éveil

faire berger ; je me figurais que cette pauvre cabane était la leur; mon imagination, sur le modèle que j'avais sous les yeux, en créait à l'instant de nouvelles, elle relevait le chaume sous lequel la princesse infortunée avait pleuré, d'amour sans espérance, et la chaumière où, le soir le beau Calidore conduisait sa pastourelle!

Il n'y avait pas alors une seule de ces herbes qui couvrent maintenant les murs du jardin; l'églantier fleuri, le romarin, et milles plantes odoriférantes parfumaient à l'envi l'air matinal; et ce chèvrefeuille étendait avec complaisance autour du porche et de ses piliers ses belles guirlandes; et ses fleurs si suaves s'épanouissaient avec tant d'abondance que, lorsque je revenais de l'école à la hâte au toit paternel, je ne pouvais m'empêcher de ralentir le pas auprès de ce joli berceau pour y respirer un air embaumé! Oh! que cette pauvre chaumière est chan-

vilage qui n'ait la parei
dant il me semble, Charl
t'ennuiera pas, et qu'elle n
contée.

Une veuve habitait ici av
dessus de l'indigence, elle a
ces ressources modiques
jours meilleurs, eussent plu
ment pourvu aux nécessité
la vois encore, le soir, a
couchant, occupée à filer su
porte ouverte; je la vois lev
regarder les passants, sans ce
le fil qui s'allongeait sous
bien, par une belle soirée d
le tour de son jardin et la
fleurs. Je crois la voir en

fraîche aux plantes languissantes et altérées, Jenny, sa fille chérie, heureuse alors, et belle de jeunesse et d'innocence.

Charles! je n'étais alors qu'un enfant, et, depuis ce moment, j'ai passé par bien des années, bien des vicissitudes, et ces souvenirs ne doivent plus être pour moi qu'un songe à demi effacé! Pourtant, il me semble que je vois encore Jenny, si jolie les jours de fêtes! Ses cheveux bruns, bouclés, étaient si beaux! et ses joues! la rose et les lis qui les embellissaient eussent fait pâlir la touche la plus grâcieuse des plus délicats pinceaux! Les villageois, en se rendant à l'église, penchés sur le pont pour mieux entendre les derniers coups de la cloche, regardaient négligemment la rivière, mais quand Jenny venait à passer, comme tous se retournaient pour la voir! Et sa vieille mère! Quand j'entends des profanes me dire que notre foi est une croyance sombre et de mauvais présage, faite pour inspirer de la terreur, je me

fois, battue par [illegible]
elle a traversé cette plaine, Char
moi, enfant délaissé de la grâ
je restais au coin du feu, 1
qu'on sortît, quand on pouvait
soi!

Une seule pensée dominai
toutes les autres, occupait sa
Pour elle, elle savait bien la car
avait à parcourir encore, elle
procher le terme de son long
Mais sa fille unique qu'elle al
laisser seule, au milieu d'un mon
c'était là l'unique souci qui,
longues nuits d'hiver, l'agitait
somnies: et quand son amou
eut enfin trouvé une positic
[illegible] qu'il lui fallut

un jour, profitant de quelques vacances, visiter mon ancienne promenade, et je retrouvais ces lieux si chers avec le charme qu'on éprouve à revoir un vieil ami. Je trouvai la cabane déserte, et les fleurs abandonnées, étouffées sous les ronces sauvages.

Jenny, victime d'un séducteur perfide, s'était lancée dans les plaisirs, et ce coup fatal avait frappé sa mère au cœur. La souffrance de la veuve ne fut pas longue : faible, âgée, elle succomba bientôt; le malheur, appesanti sur ses cheveux blancs, et le chagrin, la mirent dans la tombe.

Je passe encore souvent auprès de cette cabane en ruines; et alors je pense à d'autres temps. Ce souvenir éveille en moi une mélancolie passagère; mais les sentiments que je puise dans la mémoire du passé, ces sentiments, mon ami, j'espère que Dieu permettra qu'ils ne s'effacent jamais de mon cœur.

OLIVER GOLDSMITH.

NOTICE

SUR

OLIVIER GOLDSMITH.

—

Olivier Goldsmith, né à Elphin, en Irlande, en 1729, montra de bonne heure autant de disposition pour la dissipation et une prodigalité sans bornes que pour la poésie; de là les aventures étranges qui font de sa vie une espèce de roman, et une suite de tableaux étranges. Tour à tour médecin, voyageur, précepteur d'un enfant de famille, auteur comique, écrivain périodique, prosateur, poète, Goldsmith chercha vainement à

parcourut la Suisse, la Hi
dre, et la France). Plus i
que l'inconstante déesse,
peine trouvé quelque aisa
bant dans son péché d'h
obligé de travailler à en
fallait que les ressources
sent bien modiques, pui
en France, il avait recou
sa flûte dont il jouait
nouveau ménestrel, obte
de ses chants, l'hospitalité

Il y a seulement entre
mith et nos anciens trou
rence que ceux-ci, plu

que Goldsmith, plus simple ou plus malheureux peut-être, frappait à l'humble cabane du paysan. Et il fallait bien en effet qu'il eût été admis sous le toit champêtre, qu'il eût goûté de cette vie rustique et modeste, pour peindre, avec tant de vérité et une naïveté si touchante, le village abandonné (*the deserted Village*).

Le chantre d'Auburn[1] dût trouver, au milieu des hameaux, où la nécessité le conduisit souvent autant que son goût, ces couleurs locales qui font de ce poëme un petit chef-d'œuvre. De même, ce fut en Suisse qu'il conçut la première idée de son *Voyageur*, autre composition dans le même genre, où les descriptions ont le même mérite de vérité, et les expressions sont choisies avec un extrême bonheur.

[1] C'est le nom du village chanté par Goldsmith.

placé au premier rang des poè
époque en Angleterre, en n
que, comme prosateur, le ch
man du *Vicaire de Wakefield*
d'Angleterre lui assuraient un
tinguée.

Il mourut en 1774, riche
mais sans avoir pu se réconci
fortune, qui, depuis quelques an
cependant favorablement traité

Samuel Johnson a dit de lu
Goldsmith, poète, philosophe e
propre à tous les genres, sut
les sujets; habile tantôt à nous

expression à la fois noble, pure et délicate. »

On nous saura gré d'avoir associé, dans notre recueil, à Rogers et Campbell, tous deux en quelque sorte disciples de Goldsmith, la muse gracieuse et touchante de leur maître et de leur modèle.

E. Henrion.

OLIVIER GOLDSMITH.

LE VILLAGE ABANDONNÉ.

AUBURN! si cher à mon cœur! ô toi! le plus joli village de la plaine, où l'abondance et la santé embellissaient les jours du simple laboureur, où le printemps, chaque année, devançait son heure, et prolongeait la durée des fleurs que l'été avait fait éclore, asile aimable de l'innocence et de la paix! lieux témoins de mon enfance, de ces jours ou l'essaim des plaisirs me souriait! que de fois je folâtrai sur ta pelouse, ravi des riants tableaux que m'offrait ton humble bonheur! Que de fois je visitai la cabane hospitalière et la ferme tenue avec tant de soin, et le tran-

du voisinage, et le buisso
sous son ombrage, les ba
vieillesse conteuse, ou les c
de l'amour.

Que de fois je saluai, je
ces jours prospères où les
remplacer pour un mor
où la jeunesse du villag
soins, venait se livrer à m
feuillage épais: que de p
d'amusements divers! la
çait sous les yeux, sous la
vieillards. Quels transport
Tantôt nous faisions assaut
dresse, et tantôt, pour évit
d'un plaisir trop long-ten
nouveaux jeux inspiraien

rité générale : puis les œillades furtives de la jeune fille timide, et le regard sévère et désapprobateur de sa mère : tels étaient tes charmes, village cher à mon cœur ! C'était par cette succession rapide et ménagée des jeux et du travail qu'on apprenait à trouver sa tâche agréable : telle était dans ces lieux la douce influence du plaisir ; tels étaient tes charmes. Ils se sont tous dissipés !

O toi ! le plus riant des hameaux, avec tes charmes ont disparu tes délices ! La main d'un tyran a dissipé le prestige ; la verdure est moins belle dans ton enceinte désolée, ton gazon est flétri, un seul maître possède tout ton domaine, et ta plaine si belle produit à peine la moitié de la récolte ordinaire ; ton ruisseau caché sous les joncs ne réfléchit plus l'éclat du jour, il peut à peine se frayer un passage au milieu des herbes touffues qui obstruent son cours ; le butor, à la voix discordante,

essor dans ...
tes échos de son cri monotone.
des débris informes, voilà t
reste de toi! L'herbe couvre te
versés; tes enfants tout tremb
éviter un joug oppresseur, t'al
pour fuir au loin.

Malheureuse est la terre, deve
des calamités, où la richesse s'
la population diminue! Prince
brillent et passent, un souffl
qu'un souffle avait créé; mai
orgueil de sa patrie, que son
férent! ruinez-le, anéantissez
pour toujours.

Il fut un temps, avant que
ne vît s'accroître sa plaie dévor
... nourrissa

rance, voilà quels étaient ses compagnes et ses trésors!

Que ces temps sont changés! Aujourd'hui le commerce cupide envahit les champs, usurpe les sillons du laboureur; là où de distance en distance s'élevaient de modestes hameaux, l'opulence a élevé son palais massif, qu'habite le luxe avec tous ses besoins, et l'orgueil avec le culte que lui rend la folie.

Ces jours heureux coulés dans une douce aisance, ces désirs tranquilles si facilement satisfaits, ces jeux enchanteurs auxquels présidait la santé, qui faisaient épanouir toutes les figures et animaient la pelouse: tout ce riant cortège, voué à l'exil, va chercher un ciel plus propice. La gaîté, les habitudes champêtres ont disparu.

Cher Auburn, tes campagnes où régnait le bonheur, maintenant abandonnées, accusent la main d'un tyran; quand je promène mes pas solitaires dans tes avenues négligées, dans tes plaines sans cul-

nir me suit avec ses tristes insp
le cœur, gros de soupirs, je gé
geant au passé!

Au milieu de mes longs
dans ce monde de souffrance, a
mes afflictions (et Dieu ne m'a
gné), j'espérais du moins pouvo
ma carrière dans ce paisible ha
voir peu à peu s'éteindre la lueu
du flambeau de ma vie. J'espé
(car la vanité est toujours en n
ner les bons laboureurs par n
puisé dans les livres; le soir,
tour de mon feu un auditoire b
qui j'aurais conté tout ce que j'a
vé, tout ce que j'avais vu; puis,
lièvre, poursuivi par la meute e

Retraite fortunée, port assuré de la vie à son déclin, heureux qui dans ce délicieux asile peut couronner par une vieillesse tranquille une jeunesse laborieuse, et qui, abandonnant un monde où il faut sans cesse lutter contre des tentations puissantes, et craignant les chances d'un combat difficile, sait, sinon triompher, du moins fuir le danger! Des victimes, nées pour travailler et pour pleurer, n'exploiteront pas pour lui les entrailles de la terre, ou ne sillonneront pas les abîmes de l'Océan. Il n'a pas un portier inhumain qui repousse du seuil de son hôtel le pauvre demandant du pain; mais il marche d'un pas ferme et sûr vers le terme de sa course, et les anges empressés autour de lui sourient à l'ami de la vertu; si ses forces diminuent, ce n'est qu'insensiblement, il descend lentement dans la tombe dont la résignation lui fraie le chemin, et sa pensée est calme et douce jusqu'au dernier moment. Pour lui le ciel commence avant même qu'il ait quitté la terre!

sur la colline, s'échapp
montait jusqu'à moi ! J'e
mille bruits divers, qu
distance, m'arrivaient aff
nores.

La chansonnette de la
frain du laboureur, le bê
bis cherchant son agneau
de l'oie qui se jouait su
bruyants des enfants qu
l'école, et les aboiements c
qui répondait au murmu
puis les éclats d'une gr
gaîté : tous ces sons mélés
sément frapper mon oreil
phonie succédait, par mo
dant chaque pause, aux su

l'empreinte des pas accoutumés ; tout ce qui donnait un air de vie à ces lieux, tout ce qui les animait, s'est évanoui, tout, excepté la pauvre veuve, sans ressources, chargée d'ans, qui, penchée sur la fontaine, n'a pour vivre que les herbes qu'elle cueille dans son eau bourbeuse. Chaque nuit, elle a besoin de chercher un asile pour y pleurer jusqu'au matin : seule elle est la ruine et l'histoire vivante du malheureux village.

Près de ce taillis où jadis un riant jardin récréait la vue, et où fleurissent encore mille bouquets sauvages, dans l'enceinte tracée par quelques jeunes arbres dépouillés, s'élevait le modeste presbytère du pasteur du village. Tout le monde le chérissait ; il passait pour riche avec un revenu de quarante livres par an ; sa vie, consacrée à la piété, s'était passée loin de la ville, jamais il n'avait changé, ni songé même à changer de position : incapable de bassesse, ignorant l'art de la

autres pensées: il aima
malheureux que s'élev

Sa maison était ce
sans asile : s'il gourma
ments, il savait secour
mendiant, dont la ba
vrait la poitrine, était
bien accueilli près d
ruiné, oubliant sa fiert
cours, et sa prière était
blessé, qu'il avait invit
près de son feu, lui
soirée, ses exploits :
blessures, il pleurait e
frances, puis s'appuya
vieux militaire disait s
de ses hôtes, le bonh

Il ne se faisait gloire que de soulager la misère : ainsi ses faiblesses (si c'en était une de s'enorgueillir d'une bonne action) avaient encore leur côté vertueux ; prêt à voler au premier appel, il veillait, pleurait, et priait pour tous. Comme l'oiseau qui cherche par tous les moyens à enhardir sa jeune couvée dans son premier essor, à lui apprendre à fendre les airs, il ne négligeait rien pour le salut de ses âmes, et leur présentant l'appât d'un monde plus brillant, il leur en indiquait les voies.

Le respectable pasteur, au chevet du lit du malade prêt à quitter la vie, ne manquait jamais de l'assister dans cette lutte de la douleur, des remords et du repentir : sa présence était le rayon qui dissipait les nuages ; à sa voix fuyaient le désespoir et les angoisses, et la consolation descendait dans l'âme du malade tremblant, dont les dernières paroles entrecoupées étaient des actions de grâces.

vait encore des raisonnements nouveaux à produire, et par de grands mots d'une longueur étudiée, et par sa voix de tonnerre, il étonnait les humbles villageois qui, groupés autour de lui, le regardaient d'un air surpris, émerveillés que dans une si petite tête pût tenir tout ce qu'il savait. — Hélas ! sa gloire est passée, le théâtre de ses trophées est oublié !

Voyez cette aubépine; c'est là qu'une belle enseigne frappait les yeux des passants; c'était l'auberge où le vieillard et le laboureur, pleins de joie, venaient chercher des inspirations dans quelques verres de bière; là discutaient, d'un air capable, les hommes d'état du village, et des nouvelles, plus vieilles encore que la plus vieille *ale* [1], circulaient à l'envi. Mon imagination retrouve et se retrace avec plaisir la grande salle dans toute sa splendeur; je revois, et le mur fraîment blanchi, et le carreau proprement sablé, derrière la porte l'horloge vernie qui

[1] La meilleure espèce de bière.

faisait entendre sa sonnerie; et le coffre à double fin qui la nuit servait de lit, et le jour s'étendait en guise de siége; des tableaux çà et là suspendus, autant pour l'instruction des joueurs que pour l'ornement de la salle, représentaient ou les douze bonnes règles, ou le royal jeu de l'oie; et puis, la cheminée toujours couverte de bouquets, excepté dans l'hiver, et décorée d'un double rang de porcelaines un peu ébréchées, ne servant plus qu'au coup d'œil.

Splendeur vaine et passagère! quoi! toutes ces brillantes décorations n'ont pu garantir et sauver cette auberge! Elle tombe oubliée, et le pauvre n'y trouvera plus, le verre à la main, un moment de bonheur et d'inspiration! le villageois n'y viendra plus puiser l'oubli de ses maux journaliers; on n'y entendra plus les nouvelles du fermier, l'histoire du barbier, et la ballade du bucheron; on n'y verra plus le forgeron, quittant son enclume, dérider son front bruni, en leur prêtant

vives, et la jeune fille tim
pour se faire prier, effleurer
la coupe qu'on lui présente
à la ronde !

Oui ! que l'opulence tourn
que la vanité dédaigne ces pl
et purs d'une classe modeste.
un seul sourire de la nature,
monie avec mon cœur, me
fois plus doux que tous les tri
l'âme, en se laissant aller à
ments spontanés dictés par
reconnaît sa puissance suprêm
s'abandonne mollement à un b
fait, sans bornes, et que ne
l'envie. Dans ces pompes, et
mondaines où la fortune déplo

le cœur détrompé, se demande : Est-ce donc là le bonheur ?

Vous, amis de la vérité, hommes d'état, qui d'un même coup d'œil, embrassez les plaisirs de l'opulence et les soucis de la misère, c'est à vous à juger de l'intervalle immense qui sépare le palais splendide et l'humble chaumière. L'Océan a beau rouler avec orgueil les trésors dont ses vagues sont chargées, pendant que, du rivage, la folie salue ces richesses flottantes : en vain l'or s'amoncèle au-delà même des vœux de l'indigent; en vain accourent de toutes parts les favoris de la fortune : cette richesse n'est qu'un mot; elle laisse sans emploi, sans débouchés nos utiles produits. — D'un autre côté quelle perte Ce qui suffisait à cent pauvres, l'homme vain et fastueux s'en contente à peine : il lui faut de l'espace pour son lac, de l'espace pour son vaste parc, de l'espace encore pour ses chevaux, ses équipages, sa meute. La robe de soie qui enveloppe

est seul, [illegible]
plaisirs, semble écraser
mière qui l'avoisine. Le fa
sans relâche de nouveaux b
absorbe le nécessaire mé
parée pour le plaisir seul,
luxe indigent.

Telle une femme jeune
à ces deux titres de plaire
prunter des armes à la t
fère régner par l'éclat se
mais, quand sa beauté s
beauté est fragile), qua
s'avancent, et que l'essai
teurs s'enfuit, jalouse de
elle demande à la coquette
impuissants : ainsi, la terre,

dant que le malheureux villageois, repoussé par la famine, d'une terre si belle en apparence, emmène son humble famille : l'infortuné succombe sans qu'une main secourable le soutienne : et la rose embellit à la fois le parterre du riche et la tombe de l'indigent !

Où donc fuira la pauvreté pour échapper au voisinage oppresseur de l'homme fastueux ? Ce champ commun, ouvert à tous, le pauvre berger veut-il y mener son troupeau brouter une herbe avare ? non, il n'y peut entrer ! ce champ sans clôture appartient à de riches propriétaires qui se le sont partagé ; ce champ aussi lui est fermé !

L'indigent ira-t-il à la ville ? Mais quel sort l'y attend ? Ce serait pour y voir une profusion qu'il ne saurait partager, pour y voir mille arts funestes, se donnant la main, gratifier l'opulence et ruiner les hommes ; pour y voir enfin que les enfants du plaisir ne goûtent pas un moment

tisan, pâle, épuisé, s
vail insalubre; ici, les
l'attirail, les process
tout près, le gibet
palais des plaisirs! c
une riche société se
multueux, élégant, r
grands du monde;
roulent avec fracas,
torches répandent u
des scènes si brillai
doute cacher l'infort
tre enchanteur du
trompez-vous! hélas
tourner les yeux; vo
malheureuse sans as
sonne: peut-être, he

de l'aubépine, faisait l'ornement de la chaumière : aujourd'hui elle est à jamais perdue ! Avec l'innocence elle a perdu ses amis; elle n'a pour poser sa tête que la froide pierre du seuil de son séducteur; engourdie par le froid, inondée par la pluie, le cœur brisé, elle déplore amèrement le jour fatal où, souhaitant ardemment habiter la ville, elle a renoncé à son rouet, et jeté sa robe brune et son costume rustique.

Grand Dieu ! cher Auburn ! ces tourments seraient-ils le partage de tes filles charmantes ! Sont elles, victimes du froid et de la faim, condamnées à mendier, à genoux devant l'homme vain et dur, un peu de pain ?

Non, non. Tes tribus, cher Auburn, tes tribus proscrites vont à pas lents chercher sous un autre ciel une nouvelle patrie : elles vont traverser des plages brûlantes, et confier leurs plaintes aux flots de l'Altéma, qui leur répondront par un mur-

leur ancien séjour si plein de cr
un soleil brûlant dévore de ses fe
une terre aride; là, sous des bois
les oiseaux suspendent leur ra
chauve-souris seules, endormies
pées, peuplent ces déserts. Dan
où croissent en abondance des p
néneuses, le noir scorpion tr
nourrir de sucs délétères, à c
l'étranger craint de fouler d'un
raire le serpent endormi, et d
vengeance; le tigre rampant gue
sans défense et s'apprête à fo
sauvage, plus féroce encore q
souvent l'ouragan terrible enlè
épais tourbillons et lance jusq
un sable mouvant. Voilà ce qu

les doux ébats de l'innocence et de l'amour.

Dieu! quelles scènes touchantes éclaira le jour du départ! ce jour qui devait voir les enfants d'Auburn quitter le sol natal; ce jour où ces malheureux proscrits, se rappelant tout leur bonheur passé, jetèrent sur la patrie un dernier regard mouillé de larmes, et d'une voix émue, dirent, repétèrent mille fois leur dernier adieu, priant le Ciel de leur faire trouver au-delà des mers une retraite aussi douce. Ils regardaient en tremblant l'immensité de l'Océan, puis se retournaient en pleurant, se retournaient encore, et pleuraient.

Le vieillard, patriarche de la famille, prêt le premier à partir pour le nouveau Monde, s'affligeait du malheur des autres: car pour lui, plein du courage que donne une bonne conscience, il ne désirait d'autre asile que celui de la tombe. Sa fille, pleine d'attraits, embellie par ses pleurs, compagne et soutien de ses vieux jours, le

suivait absorbée par la douleur, et des bras d'un père elle se jetait dans ceux de l'époux qui lui était destiné. Sa mère exprimait par des cris plaintifs sa douleur et ses regrets de quitter l'humble toit où elle avait trouvé tous les plaisirs; elle baisait et baignait de ses pleurs ses enfants trop jeunes pour partager sa peine; elle les serrait contre son sein; le malheur semblait les lui rendre doublement chers : son époux, dans une douleur mâle et silencieuse, s'efforçait de la consoler des peines que lui même ressentait.

Luxe, maudit par le Ciel, quelles compensations peux-tu opposer à des douleurs si touchantes! Tes plaisirs trompeurs, tes perfides prestiges, que sont-ils? des œuvres de destruction. Parés par toi d'une grandeur apparente, les royaumes se croient une vigueur florissante, et se flattent d'une force qu'ils n'ont pas. Chaque jour qui voit s'agrandir leur masse devenue plus imposante, est compté pour leur destinée;

sapés dans leur base, ou reposant sur un sable léger, ils s'écroulent et répandent les ruines autour d'eux.

Déjà la dévastation est commencée, l'œuvre de la destruction est à moitié consommée. Déjà, pendant que je médite dans ces lieux, il me semble voir toutes les vertus pastorales fuir l'Angleterre. Là-bas où le navire à l'ancre, déployant déjà ses ailes, n'attend plus pour partir que des vents propices, je vois s'enfuir sur la rive, triste et rêveur, l'essaim chéri des vertus, le travail satisfait et l'aimable hospitalité, la tendresse conjugale et la piété offrant ses vœux au Ciel, la cordialité franche et loyale et la fidélité!

Et toi, douce poésie, vierge charmante, toujours la première à fuir devant les plaisirs de la sensualité, trop pure pour un siècle dégénéré et corrompu, où tu ne trouves plus un cœur capable de battre à tes inspirations généreuses, déesse aimable trop négligée, trop décriée, or-

gueil de ma solitude, source de tous mes plaisirs comme de tous mes maux, toi qui m'as laissé dans la pauvreté où tu m'as trouvé, adieu, ô toi qui montres la voie aux arts les plus nobles, toi dont émanent toutes les vertus!

Adieu! en quelque temps que ta voix se fasse entendre, sur les rochers de Torno, ou sur la côte de Cambamarca, soit dans les régions qu'échauffent les feux de l'équinoxe, soit dans les régions glacées qu'un hiver éternel couvre de neige, que tes accents, maîtrisant le bruit des tempêtes, triomphent des intempéries d'un climat rigoureux! que ta voix fasse taire la voix des orages!

Prête à la vérité le secours de ton rhythme persuasif; qu'instruit par vous deux, l'homme, secouant ses erreurs, apprenne à mépriser l'appât de l'or; qu'il apprenne que des états, doués d'une vigueur naturelle, peuvent, quoique pauvres, être heureux: et que l'insolente hauteur de l'esprit mercantile, frêle et peu durable, est comme

la dune mouvante que l'Océan balance en courroux, tandis que l'âme indépendante et forte peut défier le temps, semblable au roc inébranlable qui résiste à la vague et au choc des tempêtes!

GRAY.

GRAY.

Thomas Gray, né à Cornhill le 26 novembre 1716, se distingua surtout comme poète lyrique : ses deux odes au *Printemps* et à l'*Adversité* seraient ses plus beaux titres de gloire s'il n'eût composé le *Cimetière de Campagne*. Cette élégie, dit le célèbre critique anglais, Johnson, abonde en images qui trouvent un miroir dans toutes les âmes, en sentiments qui trouvent dans tous les cœurs un écho. Nous n'ajouterons qu'un mot : Gray fut lié d'amitié avec le docteur Beattie, dans

que lui-même possédait
Gray mourut le 30 juille

GRAY.

LE CIMETIÈRE

DE

CAMPAGNE.

—

Le couvrefeu bruyant annonce la chute du jour, les troupeaux mugissants foulent lentement les pâturages, et le laboureur fatigué, quittant ses travaux, retourne à sa chaumière : je suis seul dans le monde et dans les ténèbres.

Le paysage, tout à l'heure si vivant, s'obscurcit et s'efface : il se fait dans toute la nature un calme solennel, qui n'est interrompu que par le bourdonnement mo-

berce au loin les troı

On entend aussi p
tour, cachée sous de
lugubre plainte du h
fane qui, osant port
son asile, vient troul
antique solitude.

Sous les rameaux d
bre de ces ifs, voyez
forme le gazon : c'est
jamais, chacun dans s
ques ancêtres du ham

Ni le souffle de la
baumé du matin, ni le
delle impatiente de s'
construit avec une paill
perçans du coq, ni le

plus ses apprêts du soir : leurs enfants ne courront plus au-devant d'eux fêter par leurs caresses le retour d'un père, ou, sautant à l'envi sur leurs genoux, se disputer leurs baisers.

Souvent la glèbe obstinée s'ouvrit devant eux en sillons; la moisson se courba souvent sous leurs faucilles. Avec quelle franche gaîté ils promenaient leur charrue dans la plaine, ou, d'un bras puissant, abattaient les bois sous leurs coups répétés!

Que l'ambition ne se rie pas de leurs utiles travaux, de leurs joies domestiques et de leur obscure destinée, et que la grandeur n'écoute pas, avec un dédaigneux sourire, les courtes et simples annales du pauvre!

Le blason et ses vanités, la puissance et ses pompes, tout ce que la beauté, tout ce que l'opulence purent jamais donner, tout cela doit aussi atteindre l'heure inévitable : les sentiers de la gloire n'aboutissent..... qu'à la tombe!

Et n'allez pas, hommes vains, faire aux

de ce que, dans une net
des arceaux surchargés d
hymnes bruyants ne c
louange !

Une urne historiée, u
ble respirer encore, peu
à celui qui n'est plus un
La voix de l'honneur p
une muette poussière, ou
cre la surdité glacée de la

Peut-être cette tombe n
quelque cœur qu'embras
céleste ; peut-être une n
manier le sceptre de l'em
à la lyre des accords plein
ravissante harmonie!

Mais la science ne dérou

L'océan, dans ses ténébreux et profonds abîmes, recèle en foule des pierreries du plus bel éclat, plus d'une fleur s'épanouit pour rougir loin des yeux, et abandonner ses parfums à la brise du désert.

Ici repose peut-être quelque Hampden villageois qui sut, avec une mâle énergie, lutter contre l'oppression d'un petit tyran, son voisin, ou quelque Milton, muet et sans gloire, ou quelque Cromwell innocent du sang de sa patrie.

Captiver les suffrages d'un sénat attentif, voir d'un œil dédaigneux planer sur sa tête les maux et les ruines, répandre l'abondance sur un sol riant, et lire leur histoire aux yeux des nations étonnées, tel ne fut pas leur sort : bornés dans leurs vertus comme dans leurs vices, il ne leur fut pas donné de monter au trône par le meurtre, et de fermer sur le monde les portes de la miséricorde.

On ne les vit pas dissimuler l'atteinte cruelle de l'aiguillon du remords et de la

muses.

Loin du tourbillon h
insensée, jamais leurs v
d'une sage modération!
sans bruit, leur sentie
pèlerinage de la vie.

Dépositaire de ce
qu'il protége, le fr
s'élève sur leurs cendr
sein d'une humble scul
ble inscription, qui a
sager d'un soupir.

Leur nom, leur â
tracés par une muse a
d'éloges pompeux et
sacré, la légende qui s
sont là pour apprend

lumière brillante du jour, se séparer de la vie, cette existence à la fois si douce et si amère, sans jeter derrière lui un dernier regard, un regard d'adieu!

L'âme, prête à s'envoler, a besoin de compter sur le souvenir de l'amitié; l'œil qui va se fermer appelle de pieuses larmes; le cri de la nature s'élance même de la tombe, et les feux qui nous consumèrent vivent encore dans nos cendres!

Pour toi qui, plein d'un souvenir respectueux pour les morts laissés sans honneur, célèbres leur histoire si simple dans ces vers; si jamais une âme sensible, s'abandonnant à sa rêverie solitaire, s'informait de ton sort,

Quelque pâtre aux cheveux blancs lui répondra peut-être: « Nous le voyions souvent, à l'aube matinale, fouler d'un pas hâté le gazon couvert de rosée, pour aller voir sur la colline le lever du soleil;

» Puis, au pied de ce hêtre incliné, dont les vieilles racines s'enlacent et forment

mille figures fantastiques, il demeurait, pendant la chaleur du jour, mollement étendu, penché sur le ruisseau murmurant;

» Tantôt il errait dans les bois, un sourire sardonique sur les lèvres, et disant à voix basse ses plaintes entrecoupées, languissant, pâle, abattu comme un homme abandonné, en proie à des soucis déchirants, ou victime d'un amour sans espoir.

» Un jour je le vis sur la colline qu'il aimait à visiter, le long de la bruyère et près de son arbre favori : plus tard je le cherchai vainement près du ruisseau, sur la colline, ou dans les bois.

» Le lendemain, nous entendîmes des chants funèbres, c'était lui qu'on transportait, à pas lents, en pompe sépulcrale, dans le cimetière; approchez et lisez (car vous savez lire) le lai gravé sur la pierre qu'ombrage ce vieux saule : »

ÉPITAPHE.

Ici repose, dans le sein de la terre, un jeune homme inconnu à la fortune et à la renommée : la science ne dédaigna pas de sourire à son humble naissance, et la mélancolie le marqua du sceau de ses élus.

Il fut bon et plein de sincérité ; aussi le ciel le récompensa largement : il donna aux pauvres tout ce qu'il possédait... une larme ; il obtint du ciel (tout ce qu'il desirait).... un ami !

Ne cherchez pas à lui découvrir d'autres mérites ; ne recherchez pas ses faiblesses dans leur asile révéré (où ses vertus comme ses vices se confondent dans un espoir mêlé de crainte)..... le sein de son père et de son Dieu !

❋

MONTGOMERY.

NOTE.

—

Montgomery, poète religieux de nos jours, semble appartenir à l'école des *lakistes*, qui compte parmi ses membres Robert Southey, Wordsworth, etc. Ces poètes tirent leur nom des lacs, et notamment de celui de Derwent, près desquels ils s'établissent. Le sujet de leurs chants est d'ordinaire la beauté de la nature, la description de ses tableaux pittoresques.

*

MONTGOMERY.

LA DESTINÉE COMMUNE.

Jadis, dans la série des siècles passés, vivait un homme : qui était-il ?.... Mortel, quelque destin que tu aies en partage, cet homme est ton image !

On ne connaît pas le lieu de sa naissance, on ignore en quelle région il mourut, son nom a disparu de la terre ; cette vérité seule lui a survécu :

« Que la joie et la douleur, l'espérance et la crainte tour à tour dominèrent son cœur ; dans le bonheur ou les souffrances, il passait du sourire aux pleurs : l'oubli ensevelit le reste. »

sentit toutes ces impressi
éprouve ?

Il souffrit... mais ses dc
sées... avec ses plaisirs s
ivresse. Il eut des amis, q
des ennemis... ils sont mo

Il aima : la tombe ins
l'objet de ses vœux : elle é
rien au monde ne pouvai
sa proie !

Il vit tout ce que tu
dans sa course les m
toi; il fut tout ce que tu a
que tu seras.

Les saisons avec leur
jour et la nuit, le solei
étoiles, la terre et la

projetaient autrefois sur ses yeux leurs ombres ou leur éclat, n'ont laissé sur le muet horizon aucune trace de leur passage.

Les annales de la race humaine, ses débris, depuis le commencement du monde, ne déposent de son existence que par ce peu de mots : Il vécut !....

MORT D'ADAM ET ÈVE.

FRAGMENT DU POÈME INTITULÉ :

LE MONDE AVANT LE DÉLUGE.

—

« Ne m'abandonne pas ici bas, cher » Adam ! avec toi je veux rester, ou partir » avec toi ! »

Ève dit, et cherchant un baiser sur les lèvres du mourant, elle enlace de ses bras son cou défaillant, et inonde de ses pleurs le visage d'Adam, consumé par une fièvre ardente, et dont un souvenir amer vient tout à coup réveiller les angoisses. Ah ! alors n'écoutant que la voix, que l'impulsion la plus tendre de la nature, avec quelle sollicitude et quel amour Ève dispose une couche de gazon sous les membres endoloris de son époux ! Par ses soins, sa tête repose

plus mollement; elle essuie avec sa chevelure le front d'Adam baigné de sueur! elle agite le feuillage pour donner à l'air plus de fraîcheur : penchée sur ses lèvres, qu'elle couvre de baisers, elle s'efforce, mais en vain, d'éteindre par son souffle le feu mortel qui circule dans les veines de son époux, affaiblit en lui le principe de la vie, et se révèle par de plus cruelles souffrances.

Le soleil brûlant de l'été, au milieu de sa carrière, dardait, à travers les nuages, ses rayons étincelants, dont les reflets cependant nous arrivaient moins purs et moins brillants; son disque, surmonté d'une sinistre auréole de pourpre, perçait un épais brouillard; ses regards semblaient ne s'abaisser qu'avec horreur sur la terre. L'atmosphère était étouffante; nos cœurs, oppressés par une insupportable chaleur, battaient lentement. Quand l'astre du jour, s'élevant dans l'horizon, eut chassé les ombres devant lui, nous transportâmes

notre père dans sa cabane; et, donnant à sa tête pour soutien quelques gerbes nouvelles, nous l'étendîmes sur un lit de gazon frais et de feuilles parfumées. Quoique nous pussions facilement entendre ses plaintes, nous voulûmes, Ève, Seth et moi [1], rester près de lui, et le veiller sur son lit de douleur. En vain, par ses soupirs, il appelait le repos; nous l'entendions s'écrier avec le ton de la plainte, mais toujours avec douceur :

« Exhalez sur moi votre souffle, zéphyrs! » une soif ardente me dévore. Ah! puisez » pour moi dans la source la plus pro- » fonde une eau délicieuse! Cèdres! abais- » sez votre ombrage impénétrable au so- » leil, épanchez sur moi la rosée de la » nuit! »

« Ranimez-moi, mes amis; que votre » sourire affectueux calme mes souffrances;

[1] C'est dans la bouche d'Énoch que Montgomery met ce récit.

» Murmurez à mon oreille quelques paroles
» consolatrices. La tristesse, peinte sur vos
» visages, remplit mon âme d'angoisse et
» de trouble ; votre silence est le silence
» de la tombe ! Oui, je le sais, j'y descends :
» soutenez-moi dans cette chute terrible ;
» chantez pour me soulager et priez pour
» me fortifier. »

Et nous chantions pour le soulager, mais nous chantions sans espoir. Et nous priions pour que la force lui revînt, et ses forces ne cessaient de l'abandonner !

En vain nous demandions à chaque herbe, nous exprimions de chaque fruit, de chaque fleur, connus par une vertu salutaire, les sucs les plus doux, les plus cordiaux : il n'était pas sur la terre de baume capable d'adoucir l'agonie de la nature prête à se dissoudre. Comme le jour qui passe, peu à peu s'éteignait, par la force d'un mal cruel, le flambeau de sa vie !

Mais, à mesure qu'augmentaient ses tourments, il semblait que sa résignation et sa patience prissent de nouvelles forces. Tranquille dans son cœur, pendant que tout son corps luttait avec la souffrance, il supportait avec calme le juste châtiment du péché. Ce n'était point cette froide impassibilité qui se rit de la douleur, mais cette mâle énergie qui sait souffrir avec fermeté.

« Mon châtiment est juste et modéré, » s'écriait-il; mais pourquoi Dieu a-t-il » détourné de moi sa face? Je ne le vois » plus, je ne l'entends plus; je l'appelle » vainement! Mon Dieu! venez à mon se- » cours, ou je succombe! »

Cependant, au milieu des nuages embrasés qui coloraient l'horizon, le soleil commençait à s'abaisser, le ciel semblait tout en feu : soudain les vents se déchaînent avec furie; les arbres déracinés tombent, et le feuillage vole au loin en tourbillons épars. Les troupeaux épouvantés

fuient à la hâte se cacher sous des abris. La nuit a succédé à la soirée tout à l'heure si belle; l'ouragan se précipite sur la vallée, la foudre gronde, la grêle siffle en voltigeant; la pluie, qui tombe par torrents, a bientot inondé la terre, et notre cabane semble sortir d'un fleuve immense. L'onde écumante, qui vient battre notre retraite, brille dans l'ombre, à la lueur des éclairs; la terre, ébranlée par une secousse terrible, laisse voir de monstrueuses crevasses; les rochers s'abîment, les montagnes tremblent : jamais, depuis la création du monde, un si mystérieux ébranlement n'avait agité sa masse; nous crûmes qu'englouti dans les flots, ou consumé par la flamme, le monde lui-même allait périr avec notre père.

Pendant cette guerre des éléments déchaînés, le sacrifice du péché s'accomplissait, plus pénible et plus douloureux, sur le lit de douleurs où la victime gisante disputait à la mort un dernier souffle de

vie. La foi cependant avait su triompher des tourments les plus multipliés : semblable à la lueur vacillante d'une lampe prête à s'éteindre, l'âme du juste s'arrêta dans son essor, alors que toute consolation semblait avoir expiré sur son œil entre ouvert et fixe; alors, du sein des cendres presque froides de l'homme, on vit sortir l'élu; Adam s'exprima ainsi :

« O vous! que fait frémir cette lutte ter-
» rible de la vie et de la mort, ne craignez
» pas que celui en qui mon âme a confiance
» m'abandonne ainsi jusqu'à ma dernière
» heure. Vos yeux ne voient que la fai-
» blesse de la nature : mes chaînes vont
» se briser, bientôt je serai libre. Quel-
» que confiance que la créature ait en
» Dieu, il faut payer son tribut à la na-
» ture : la chair est faible, et tremble dans
» la poussière... L'horreur et les angoisses
» s'emparent de moi... Voici l'heure des
» ténèbres, je m'incline, en gémissant,
» devant sa puissance ; l'esprit tentateur

» mon cœur. Il ouvre la plaie qu'il y
» faite, pour y distiller le poison n
» du désespoir. Il veut m'enlever ma
» fiance en la miséricorde de Die
» n'est que suspendue; il m'ordon
» maudire mon créateur, à sa face m
» Non, non, je ne le maudirai pas,
» que sa grâce se fasse attendre. Je
» serai pas de me confier en lui, q
» son bras me frappe et m'humilie
» père toujours en sa miséricorde
» qu'il me l'a promise. Dieu a pa
» Dieu ne saurait mentir! O toi! l
» et l'objet de ma foi, l'ami de n
» fance, de toute ma vie, mon éter
» avant de me rappeler à toi, av
» ie disparaisse de la terre, rend

» elle émane! Repousse l'esprit tentateur,
» apprends-nous à le vaincre; que les
» rayons de ta gloire éclairent ma descente
» dans la tombe, afin que ceux qui assis-
» tent à mes derniers moments apprennent
» à rompre les liens de la mort. »

A ces mots, ses yeux se referment : un sourire serein et tranquille contracte ses paupières : on dirait, au mouvement de ses lèvres, qu'il murmure tout bas une prière. Dans l'élan de la piété filiale, nous nous agenouillons autour de sa couche, quand tout à coup une lumière céleste nous annonce la présence d'un ange dans notre cabane, quoique notre porte fût fermée; l'épée de Dieu brille dans sa main droite, sa figure est radieuse, ses vêtements étincellent comme la neige, au lever du soleil, sur le sommet des montagnes : devant sa beauté divine et sa grâce majestueuse l'ouragan s'apaise : il paraît, et les vents ont cessé de mugir, les eaux de couler. Son regard est tout amour, sa première parole est : « La paix! »

lui le messager de Dieu. — « C'es
s'écrie-t-elle, c'est le prince des séra
celui qui nous conduisit dans l'exil,
nous quittâmes les heureux bocages d'
Adam, ma vie, mon époux, réveill
tu vas retourner au paradis! voil
guide! Ah! laisse-moi t'y suivre e
dans tes bras! » Elle dit et cache son
dans le sein de son époux. Adam l
yeux, ses traits soudain ont entiè
changé, sa figure est celle d'un an
voici! s'écrie-t-il dans un saint tr
de foi, et il expire, en soupirant, d
pieuse extase.

La lumière d'en haut s'est diss
vision a disparu, nous restons se
l'obscuri

règne dans le lieu témoin de ces prodiges ; entr'ouverte un instant, la porte du ciel s'était refermée !

Ève serrait encore dans ses bras le corps inanimé de son époux : pour l'arracher à sa douleur, je saisis sa main ; elle ne me répond pas, mais sa main glacée retombe immobile quand je la laisse échapper ; inquiet, je soulève les tresses blanches qui couvrent ses joues, son âme avait passé ; son beau corps reposait avec grâce auprès de celui de son époux ; l'amour les avait unis pendant leur vie, la mort ne put les séparer !

WORDSWORTH.

18.

NOTICE

SUR

WORDSWORTH.

—

Voici un poète moderne sur lequel la critique anglaise a épuisé ce qu'elle a de plus amer, et l'admiration ce qu'elle a de plus flatteur. Couvert de ridicule par Byron, juge trop sévère, dans le satirique poëme de *Don Juan*, le rêveur Wordsworth a été réhabilité dans le monde littéraire par deux des poètes les plus distingués de nos jours, sir Walter Scott et R. Southey.

petit nombre de ceux qui [illegible]
pour eux que pour le public. » Cette o
vation ne saurait être prise à la lett
poésie de Wordsworth, créateur
Secte des Lakistes [1], a un caractè
rêverie si personnel, une couleur si
torale qu'à bien des imaginations bl
des vers inspirés par un lac, une mon
bien plus, un églantier, une fleur,
simple objet de la nature, pourrai
raître ridicules. Ce n'est pas là,
nous, un défaut : loin de blâmer ce
de chercher dans la nature, dans l
pittoresques de ses lacs, de pitto
[illegible] nous trouvons que

ser cet enthousiasme rêveur jusqu'à vouloir créer dans un monde physique un monde tout idéal, et se faire dans la nature une nature à soi; et c'est ce que fait trop souvent Wordsvorth. Qu'il gravisse la montagne, et qu'inspiré par le spectacle imposant du lac qui prolonge entre des rocs escarpés la nappe tantôt verdâtre, tantôt azurée de ses eaux, il se mette à décrire ce qu'il voit; l'imagination répand alors sur son style un charme étonnant, et l'enthousiasme qui saisit par fois le poète ajoute à la beauté de ses descriptions. Mais ses rapprochements, qui ne sont pas toujours heureux, et qui souvent sont bizarres, rappellent trop le système de Pythagore: le poète veut être original, il n'est qu'ingénieux; et pourtant, dans ses écarts même, c'est toujours un écrivain aimable et gracieux.

sieurs chants; la [illegible]
Rêveries sur les bords de la W
sont les principaux titres de Word
poète peu populaire en Angleterre
doit peu surprendre, quand on
pelle la justice si tardive que le pul
dit à Milton, dont Wordsworth
proche plus qu'aucun autre poète

E. Hen

WORDSWORTH.

LA CASCADE ET L'ÉGLANTIER.

« Loin d'ici, nain présomptueux, cria une voix de tonnerre; crains d'interposer ta tige chétive entre mes volontés et moi ! »

C'est ainsi qu'une petite cascade, récemment grossie par les neiges, gourmandait un pauvre églantier, qui, tout humide de l'écume qu'elle lui lançait, ballotté de ci, ballotté de là, se trouvait, à vrai dire, en fort mauvais lieu.

« Aurais-tu la sotte présomption de retarder mon cours? Allons, qu'on s'éloigne, faible embryon, ou je te brise et te

précipite toi et ton rocher auquel tiennent tes racines. »

La cascade était impérieuse et forte : le timide églantier souffrit long-temps sans souffler mot, sans pousser même un soupir, espérant que le déluge passerait : ne voyant pas d'adoucissement à ses maux, il se hasarda enfin à répondre.

« Là, dit-il, ne vous fâchez pas ! Pourquoi nous quereller, nous qui, naguère, jouissions en commun d'une si douce existence dans notre solitude ? Vous veniez me bercer mollement sur mon lit rocailleux. Quel baume rafraîchissant vous versiez dans tous mes pores ! Pendant l'été, chaque jour, vous arrosiez mon feuillage, vous soulagiez ma soif brûlante ! Avouez que vos soins ne faisaient pas un ingrat !

» Aussitôt que le printemps ramenait les boutons avec les fleurs, je faisais briller à vos yeux, au milieu de ces rochers sauvages, tous mes trésors pour vous annoncer la venue des beaux jours. Pendant les cha-

leurs étouffantes de l'été, j'inclinais, pour vous ombrager, ma tige fleurie : mon feuillage, aujourd'hui flétri et tombé, abritait le linot, qui nous charmait tous deux par son doux ramage, quand vous n'aviez encore que peu ou pas de voix.

» Maintenant vous êtes fière, je n'ai pas d'autre tort : si vous le vouliez cependant, comme nous pourrions encore être heureux ici, en nous accordant! Je n'ai plus ni feuilles ni fleurs, mais il me reste d'autres trésors : voyez; je possède en quantité de jolies perles rouges, dont je serais heureux, pendant l'hiver, de pouvoir parer votre cours. »

Que murmura encore l'églantier? je ne le saurais dire, car la cascade au même instant jaillit avec violence, et mugit comme le tonnerre : j'écoutai, mais n'entendis plus rien : l'églantier trembla, sa plainte, sans doute, avait été la dernière !

RÊVERIE

DE

LA PAUVRE SUZANNE.

—

Au coin de Wood-street, quand
paraît, une grive, suspendue dans s
ne manque pas de saluer par ses cl
matin silencieux; voilà trois ans
chante ainsi. La pauvre Suzanne

une rivière serpenter au milieu de la vallée de Cheappside.[1]

Elle revoit le vallon qu'elle traversait lestement un pot au lait sur la tête, et sa pauvre chaumière pareille au nid de la colombe, seul séjour sur la terre qu'aime la pauvre Suzanne.

Elle les voit, et son cœur est ravi : mais bientôt ce riant tableau s'efface; brouillard, rivière, forêts et collines, tout disparaît : plus de ruisseau qui coule, plus de montagne à l'horizon, la vision fugitive a passé !

Lothbury et Cheappside, quartiers de Londres.

VERS

COMPOSÉS SUR LES BORDS DE LA WYE.

(13 JUILLET 1798.)

Cinq années se sont écoulées, cinq étés et puis cinq longs hivers ont passé, et me voici à entendre encore le doux murmure des eaux qui s'échappent des flancs de la montagne. Je revois ces rochers escarpés et solitaires, si propres à inspirer de graves méditations, dont la masse, ajoutant aux sombres et pittoresques couleurs de ces lieux, lie le ciel à la terre. Je puis enfin, à l'ombre épaisse de ce beau sycomore, contempler autour du hameau les vergers,

dont les fruits peu mûrs encore se confondent avec le bocage dans une teinte de verdure; tout est harmonie dans ce paysage. Mon œil suit avec peine, dans leurs caprices bizarres, ces haies sauvages : je revois ces fermes dont le gazon couvre même le seuil, et dont le toit rejette, au milieu des arbres qui les entourent, de légers nuages de fumée; on dirait, à ces signes incertains du séjour de l'homme, des voyageurs campés, en passant, dans les bois, ou la grotte où quelque ermite est assis seul à son foyer.

Malgré ma longue absence, les beautés de ces sites n'ont pas été pour moi comme le paysage pour l'aveugle. Souvent, dans ma retraite ignorée, au sein du tumulte des cités, j'ai dû, dans des heures de fatigue et de dégoût, à mes souvenirs les plus douces sensations; elles rendaient le calme à mes sens et pénétraient jusqu'à mon cœur; je leur ai dû la jouissance de plaisirs oubliés, de tendres émotions, de tou-

sublime de ces bienfaisante
jetant quelque lumière sur
monde incompréhensible, al
mystérieux qui pèse sur notr
et, secondant avec douceur
naturelles, nous amènent à
tase où, notre souffle pour u
pendu, notre sang pour un r
dans nos veines, notre corp
notre âme vit d'une activité
notre œil, cédant à la puissa
monie, vaincu par l'excès
plonge avec ravissement dan
inconnue.

Ne serait-ce qu'un presti
sion ? Pourtant que de fois, d
bres aussi bien qu'à l'éclat d'

bocagère de la Wye ! Ah ! comme, suivant en esprit tes détours, j'aimais à m'égarer avec toi sous le feuillage !

Et maintenant, malgré que mes pensées soient abattues, au milieu de mes tourments, tes riants tableaux, que réveille le souvenir, se retracent à mon esprit ; mon cœur, souriant au plaisir présent, s'élance avec délice dans l'avenir, l'avenir pour lequel j'amasse en ce moment tant de suaves émotions ! Oui, je nourris cet espoir, quoique déjà j'ai bien changé depuis le temps où je franchis ces monts pour la première fois : comme le daim léger, je m'élançais de montagne en montagne, au bord des rivières profondes, au fond des plus sombres forêts, partout où m'appelait la nature. Je ressemblais plutôt à l'homme qui fuit l'objet qu'il redoute, qu'à celui qui poursuit l'objet de ses vœux. La nature alors était tout pour moi ! moi qui depuis ai vu se dissiper la vivacité aventureuse et la sauvage ardeur de mon jeune âge !

Je ne puis dire ce que j'étais alors : la cataracte qui tombait en mugissant était ma passion favorite ; le roc gigantesque, les monts, le bosquet le plus sombre et le plus retiré, avaient pour moi un charme secret. Je m'abandonnais à cette influence première, sentiment pur, exquis, inspiré par des objets qui, captivant mon œil, n'avaient pas besoin, pour me séduire, d'emprunter à la pensée des illusions étrangères ! Ce temps n'est plus ! avec lui ont passé mes plaisirs si vifs et les séduisants prestiges de ma jeunesse. Ce n'est pas que je me plaigne ou que je murmure de leur absence : d'autres plaisirs les ont remplacés, et réparé, peut-être, de reste, leur perte : car j'ai appris à envisager la nature d'une manière plus réfléchie que dans mon jeune âge ; mes pensées ont grandi, j'ai senti comme une influence puissante qui habite dans les astres étincelants, dans l'immense Océan, dans l'air qui nous fait vivre, dans les nuages d'azur qui roulent sur notre

tête, dans le cœur de l'homme enfin : sublime influence qui étend ses reflets à la fois sur les êtres pensants et sur les objets de leurs pensées !... Ainsi, comme autrefois, j'aime encore les prés, les monts et les bois; j'aime tout ce que la terre produit dans sa fécondité, tout ce qui, dans ce vaste monde, parle à l'œil, à l'oreille, et je me plais à reconnaître, dans la nature, la source de mes sentiments les plus purs, la souveraine de mon cœur, l'âme de tout mon être moral.

Mais qu'ai-je besoin même de ces rêveries? Ne puis-je sans elles retrouver mes première ssensations? Avec moi, tu es assise sur les bords fleuris de cette rivière, ô toi, ma plus tendre amie : ta voix est l'écho de mes premières paroles; l'éclat sympathique de tes yeux me retrace nos plaisirs d'enfance! O puissé-je, sœur chérie, me retrouver tout en toi, tel que j'étais naguère! Si j'adresse au ciel ces vœux, c'est que je sais que la nature ne manqua jamais aux cœurs qu

l'adorent : c'est à elle qu'il appartient de nous conduire, dans tout le cours de notre vie, de délice en délice; c'est elle qui forme notre cœur, elle qui l'entoure de l'égide de la tranquillité, elle qui sait l'armer d'une assez mâle énergie pour le rendre insensible aux traits acérés de la médisance, aux faux jugements, au dédain du froid égoïsme, aux démonstrations amicales où le cœur n'est pour rien, en un mot à la sécheresse du commerce journalier de la vie : fortifiés par elle contre ces attaques faites pour ébranler notre foi, nous demeurons convaincus qu'il y a du bonheur pour nous dans tout ce qui nous entoure.

Que la lune t'éclaire dans ta marche solitaire, ô ma sœur, que la brise, libre des vapeurs qui couvrent les monts, vienne te rafraichir; et, dans la suite des temps, lorsque revenue de ces délicieuses extases, ton âme goûtera un bonheur plus réel, que ta mémoire soit la dépositaire des plus suaves harmonies! Oh! alors, si la solitude, la

crainte ou les soucis sont ton partage, avec quel ravissement tu te souviendras de mes conseils et de moi! Pour moi, si jamais j'étais assez malheureux pour ne plus pouvoir prêter l'oreille au son de ta voix, et lire dans tes yeux le souvenir de l'existence passée, pourras-tu oublier que cette source charmante nous vit tous deux assis sur ses bords, et qu'adorateur constant de la nature, je revins plus d'une fois dans ces lieux lui offrir mes vœux et mon ardent hommage? Non, tu n'oublieras pas qu'après bien des pèlerinages, après plusieurs années d'absence, ces bois, ce rocher, ce paysage romantique, que j'aimais pour eux-mêmes, me furent doublement chers parce qu'ils étaient pl eins de toi!

KIRKE WHITE.

KIRKE WHITE.

Henri Kirke White, né à Nottingham en 1785, et mort en 1806, a laissé des poésies qui semblent devoir le faire ranger, avec Montgomery, dans la classe des poètes modernes essentiellement religieux. Ce poète, mort si jeune, à vingt et un ans, et que l'on a comparé à notre André Chénier, fait les délices des âmes pieuses du culte anglican. La plupart de ses poëmes sont empreints d'une mélancolie rêveuse extrêmement touchante; on y trouve aussi cet abandon et quelquefois ce vague qui caractérisent les membres de la confrérie des Lacs, présidée par Wordsworth.

KIRKE WHITE.

LE RETOUR DU SAVOYARD.

I.

Oui, les voilà bien ces lieux connus de mon cœur! voilà mon pays que j'aime tant, mon pays si long-temps perdu pour moi! Salut, modeste cabane où je vais enfin trouver le repos, et rentrer pour ne te plus quitter! Loin, bien loin, j'ai voyagé: que de pays divers j'ai parcourus! j'ai vu des villes, j'ai vu des provinces: partout je chantais et je dansais ma sarabande; mais jamais des charmes étrangers ne purent distraire mon cœur du souvenir de ce vallon!

II.

Trompé par les belles descriptions qu'on m'avait faites des régions lointaines, je voulus quitter le sol natal; je partis ayant pour tout bien mes cymbales et ma sarabande. Tes bosquets sauvages, tes roches escarpées que franchit lestement le chamois, tes prairies couvertes de troupeaux, et tant d'autres attraits qui t'embellissent, m'ont ramené à toi, épuisé de lassitude.

III.

Rendu, sans accidents, à mon pays, après un pénible pèlerinage, je ne veux plus quitter ma modeste cabane : le récit de ce que j'ai vu abrégera les soirées d'hiver. Oh! loin, bien loin, j'ai voyagé : j'ai vu bien des pays, j'ai vu des provinces :

partout je chantais et je dansais ma sarabande ; mais jamais des charmes étrangers ne purent distraire mon cœur du souvenir de ce vallon !

JE SUIS CONTENT,

ET POURTANT

JE SUIS TRISTE!

—

I.

Quand le crépuscule s'abaisse sur la terre, et que toutes les cloches vibrent à l'entour, une, deux, trois, quatre, cinq, assis devant ma fenêtre dans une profonde rêverie, je me sens disposé à bénir l'existence!

II.

Une douce, une tranquille émotion a beau pénétrer mon cœur d'une sainte

chaleur, heureux intérieurement, je sens cependant dans mes yeux une larme prête à couler : je ne puis te dire pourquoi ; je suis content, et pourtant je suis triste !

III.

Ce nuage d'argent passe aussi fugitif que la vie de l'homme, que le rayon du plaisir ; est-ce là de quoi blesser mon cœur..... Non, non. Au sein de l'étude, que m'importent à moi les projets changeants de la vie, ou les jouissances passagères du plaisir ?

IV.

C'est donc l'idée que je ne dois pas rester ici, qu'il me faudra gravir, solitaire, le sommet de la colline bleuâtre qu'on voit là bas, qui m'afflige ? Oh ! non... Que je puisse m'asseoir près d'un modeste foyer, et je me trouverai bien partout où j'irai.

V.

Peut-être songes-tu avec douleur que cette cloche, qui se balance dans les airs, continuera sa douce mélodie quand tu ne pourras plus l'entendre?.... Non, non: car alors, au ciel avec mon Dieu, qui m'aura pardonné, je ne craindrai plus rien!

VI.

Qu'est-ce donc alors? Je ne saurais le dire; mais ce que je sais, c'est qu'un pouvoir magique m'arrête quand je suis content; et sans que je sache pourquoi, des larmes viennent inonder ma paupière: je pleure; et pourtant je ne sais pas pourquoi je suis triste.

❀

MOSS.

17.

NOTE.

—

La pièce touchante qui suit se trouve, sans nom d'auteur, dans le choix de poésies anglaises intitulé : *Roach 's Beauties of the Poëts*, n° 3 ; après quelques recherches nous avons découvert qu'elle est d'un poète peu connu, nommé Moss.

MOSS.

LA PRIÈRE DU PAUVRE.

I.

Ayez pitié des maux d'un pauvre vieillard que ses jambes tremblantes ont traîné jusqu'à votre porte, et dont les jours, à leur déclin, ont atteint leur plus courte mesure : oh ! secourez-le, et le ciel vous bénira !

II.

Ces haillons déchirés attestent mon indigence, et ces cheveux blancs, mes longues années ! Plus d'un sillon, sur mes joues creusées par la douleur, a donné passage à un torrent de larmes.

III.

L'aspect de la maison que vous voyez là bas, sur un tertre élevé, m'avait engagé à m'écarter de ma route : l'abondance y règne, me disais-je, et la grandeur habite ce palais.

IV.

Dur est le destin de l'infirme et du pauvre ! J'implorais un morceau de leur pain quand un domestique bien nourri, me repoussant de la porte, m'a renvoyé chercher un plus humble abri.

V.

Oh ! recevez-moi sous votre toit hospitalier ! La bise souffle avec violence, et le froid est perçant ! La tombe heureusement va s'ouvrir bientôt pour moi, car je suis pauvre, et je suis bien vieux !

VI.

Vous dirai-je la cause de mes souffra
Si jamais vos cœurs s'ouvrirent à la c
humanité, vos mains ne m'envieraie
un secours charitable, et les larmes
pitié mouilleraient vos paupières !

VII.

Le Ciel dispense les infortunes !
quoi nous plaindre ? C'est le Ciel qu
mis dans l'état où vous me voyez; votr
bientôt peut égaler le mien : comme
vous serez peut être les fils de la doule
de la misère.

VIII.

J'avais une petite ferme pour
moine. Qu'alors je saluais gaîment l'a
comme l'alouette matinale ! Mais, hélas

oppresseur me chassa de ma cabane; mes troupeaux moururent, et mon blé fermenta.

IX.

Ma fille, le soutien de mes vieux jours, entraînée par un vil séducteur loin de sa chaumière natale, et lancée, seule, sur le théâtre immense du monde, erre condamnée à gémir dans l'indigence!

X.

Ma tendre épouse, douce consolatrice de mes douleurs, le cœur brisé par ce coup terrible, à succombé à ses angoisses; elle est morte, victime du désespoir, disant adieu à la misère et à moi.

XI.

Ayez pitié des maux d'un pauvre vieillard que ses jambes tremblantes ont traîné jusqu'à votre porte, et dont les jours, à leur déclin, ont atteint leur plus courte mesure : oh! secourez-le, et le ciel vous bénira!

Mrs. CARTER.

Mrs. CARTER.

VERS

COMPOSÉS A MINUIT PENDANT UN ORAGE.

Que le crime tremblant et lâche aille chercher des abris protecteurs; qu'il redoute, avec raison, la foudre vengeresse qui gronde dans la nue.

Soutenue par la main qui commande aux orages menaçants, l'intrépide vertu sourit avec calme, comme à l'éclat du jour.

Qu'une obscurité terrible enveloppe les nuages épais, que l'éclair luise et scintille; la vertu ne voit partout et toujours que

cette Puissance toute de grâces d'où émane le souffle printanier.

Au milieu des scènes mobiles et variées de la nature, la seule, l'éternelle voie, qui parmi toutes les autres mène au Ciel, est le bien général.

C'est le même Être bienfaisant qui accumule dans l'atmosphère orages sur orages, le même aussi qui inspire et dirige les concerts des oiseaux du bocage, ou qui fait épanouir la rose.

Trop raisonnable pour ne pas mépriser ces craintes qui agitent le vulgaire, que nulle terreur fantastique ne vienne troubler ton repos, ô ma chère Narcissa !

La Providence veille avec une attention jalouse sur tes jours; et des anges, par son ordre, étendent autour de toi leurs ailes tutélaires !

Quand, par toute la terre, les derniers éclats du tonnerre rompront avec un effroyable bruit, l'harmonie des sphères, et feront trembler les âmes à leur réveil,

Puisses-tu, sans crainte, regarder s'abîmer les mondes, et voir, du dernier orage, surgir, brillant et pur, le jour qui n'aura pas de fin!

FIN.

TABLE.

BEATTIE.

Pages.

Notice par M. Aug. Soulié. 3

—

POÈME DU MINSTREL.

Chant Ier, traduit par M. Châteaubriand. . 9

Chant II, traduit par M. Soulié. 25

Les Plaisirs de la retraite; traduction de M. Eug. Henrion. 49

SAMUEL ROGERS.

Notice par M. Eug. Henrion. 55

—

FRAGMENTS DU POÈME DES PLAISIRS DE LA MÉMOIRE.

Le Souvenir du Village. 61

Julie et Florio, ou charme et puissance du souvenir. 72

THOMAS CAMPBELL.

Notice par M. Eug. Henrion 85

—

Plaisirs de l'Espérance. (Fragment.) . . 95

ROBERT SOUTHEY.

Notice par M. Eug. Henrion.. 109

—

POÉSIES FUGITIVES.

L'Esclave malheureux. 115
L'Hiver. 117
La Femme du Soldat. 120
La Veuve. 122
Le Convoi du Pauvre. 125
L'Ermite Henri. 127
La Chaumière en ruines. 131

OLIVIER GOLDSMITH.

Notice par M. Eug. Henrion. 141

—

Le Village abandonné. (Poëme.) 147

GRAY.

Le Cimetière de campagne. (Élégie.) . . 179

MONTGOMERY.

La Destinée commune. 193
Mort d'Adam et Ève. (Fragment.) . . . 197

WORDSWORTH.

Notice par M. Eug. Henrion. 211

—

POÉSIES FUGITIVES

La Cascade et l'Églantier. 215
Rêverie de la pauvre Suzanne. 218
Vers composés sur les bords de la Wye. . 220

KIRKE WHITE.

Le Retour du Savoyard. 233
Je suis content, et pourtant je suis triste. . 236

La Prière du Pauvre. . . .

Mers. CART

Vers composés à minuit pen

FIN.

AVIS.

16 volumes ou 8 livraisons de la Bibliothèque Choisie ont déjà paru dans l'ordre suivant :

1re livraison.

Tableaux anecdotiques de la Littérature française, depuis François Ier jusqu'à nos jours, par M. J. Janin ;

Choix de Dialogues des Morts de Lucien, Fontenelle et Fénelon, avec une préface par M. Laurentie.

2e livraison.

Fragments d'Hubert sur les Abeilles, avec une préface et une introduction par M. le docteur Mayrant, professeur d'histoire naturelle ;

Sterne et Mackenzie ; *Morceaux choisis et traduits* par M. Eug. Henrion, avec une notice sur chaque auteur par M. J. Janin.

AVIS.

3e LIVRAISON.

Histoire du bon Chevalier Sans-Paour et sans Reprousche; ouvrage en style gothique très intelligible, et d'une naïveté charmante; avec une préface par M. MICHAUD, de l'Académie française;

Œuvres choisies de madame de Lambert, avec une notice par M. LAURENTIE; 1 vol.

4e LIVRAISON.

Lettres d'Euler, avec une préface par M. LAURENTIE; 1 vol;

Choix de Poésies contemporaines, avec une introduction par M. J. JANIN; 1 vol.

5e LIVRAISON.

L'Esprit de Montaigne, avec une préface par M. LAURENTIE; 1 vol;

LORD BYRON et THOMAS MOORE; *Morceaux choisis* avec une préface par M. CH. NODIER; 1 vol.

AVIS.

6e LIVRAISON.

Choix de Fabliaux, avec une préface par M. A***; 1 volume;

Historiens latins, avec une introduction par M. LAURENTIE, 1 vol.

7e LIVRAISON.

Les trois Conjurations, avec des notes par messieurs LAURENTIE et CH. NODIER; 1 vol.;

Poètes Allemands; introduction et traduction de M. Gérard; 1 vol.

8e LIVRAISON.

Chronique de Duguesclin, précédée d'une notice bibliographique, collationnée et annotée par M. Fr. MICHEL, de l'École royale des Chartes, 1 vol;

Poésies anglaises; choix; traduction et notices de MM. AUG. SOULIÉ et EUG. HENRION; 1 vol.

AVIS.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le prix de la souscription est de 4 fr. par livraison de deux volumes, ou de 48 fr. par année, 60 fr. par la poste, 56 fr. avec la remise.

Le prix est exigible seulement chaque mois après la livraison des deux volumes.

Les personnes qui voudraient payer pour l'année jouiront d'une remise de 4 francs.

Le prix de chaque volume pour les non-souscripteurs sera de 2 fr. 50 c. au lieu de 2 fr.

ON SOUSCRIT :

A PARIS,

BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE,

RUE FÉROU, N° 28.

Les lettres et paquets doivent être adressés francs de port au Directeur.

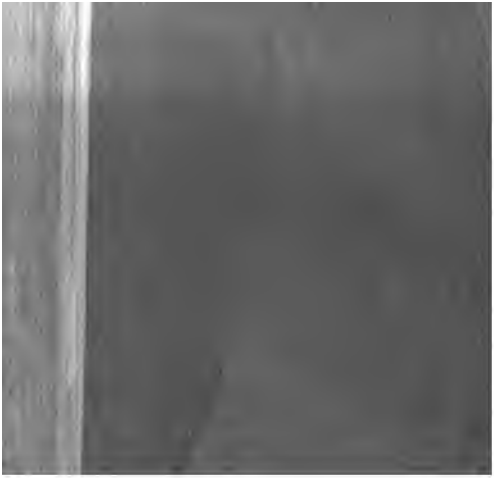
AVIS.

ON SOUSCRIT AUSSI :

A Paris, chez MÉQUIGNON-HAVARD, libraire, rue des Sts-Pères, n° 10 ;

Chez BRICON, libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 19 ;

Chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.



FEB - 1920